
H. P. LOVECRAFT'S
HAUNT of HORROR
MAX COMICS
LIMITED SERIES
3 of 3
CORBEN 2008.
EXPLICIT CONTENT
RICHARD CORBEN



DES CAPES ET DES BULLES

TRADUCTION
OZYMANDIAS
EDITION
RENUFF





Arthur Jermyn ~ Le puit ~ La fenêtre

ADAPTÉ PAR
RICHARD CORBEN
SCÉNARIO, DESSINS ET COUVERTURE

D'ARPÈS LES OEUVRES DE
H.P. LOVECRAFT

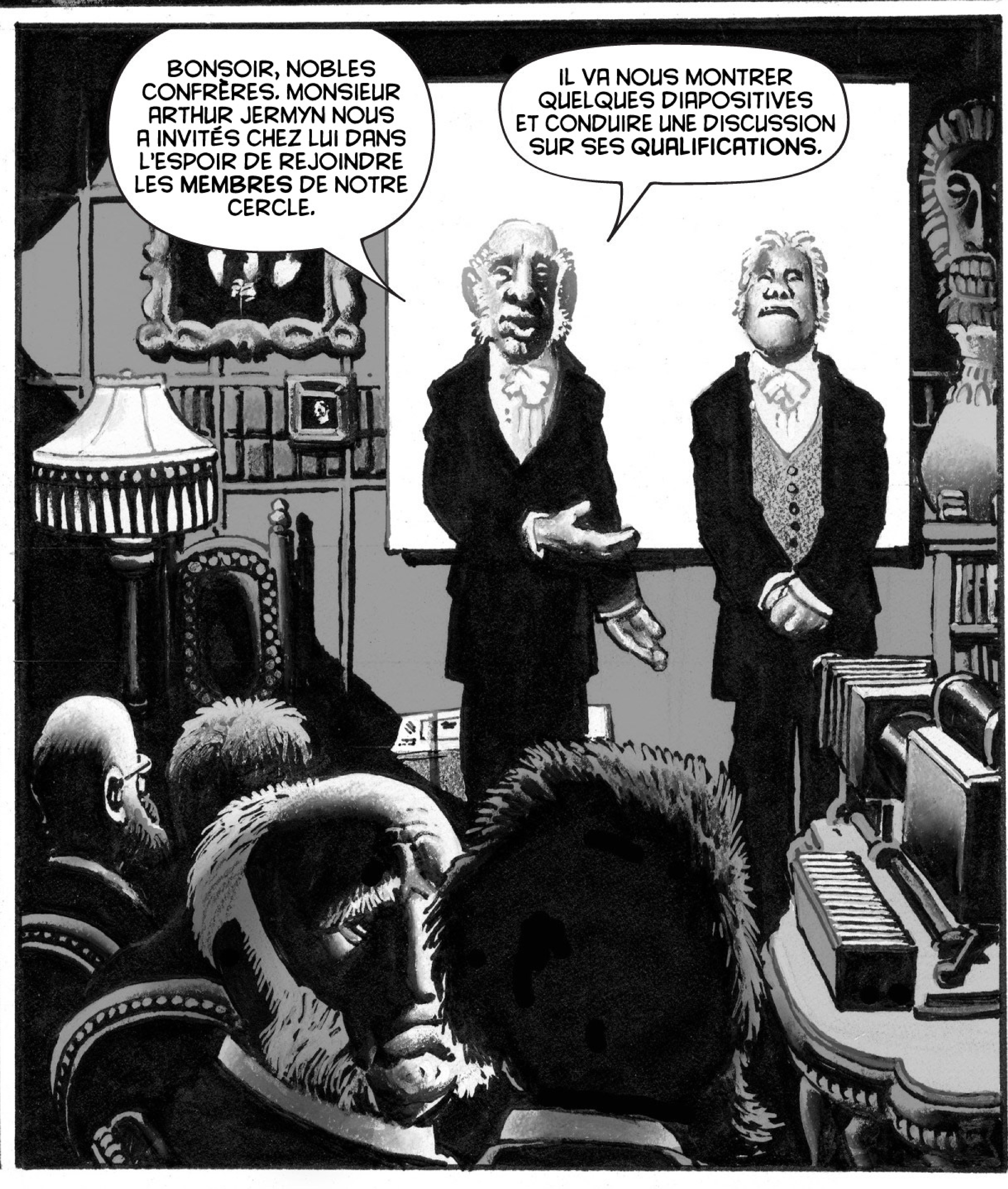
AVEC **JEFF ECKELBERRY** LETTRAGE
ANTHONY DIAL PRODUCTION
DANIEL KETCHUM RÉDACTION
AXEL ALONSO RÉDACTEUR ÉXÉCUTIF
JOE QUESADA RÉDACTEUR EN CHEF
DAN BUCKLEY ÉDITEUR

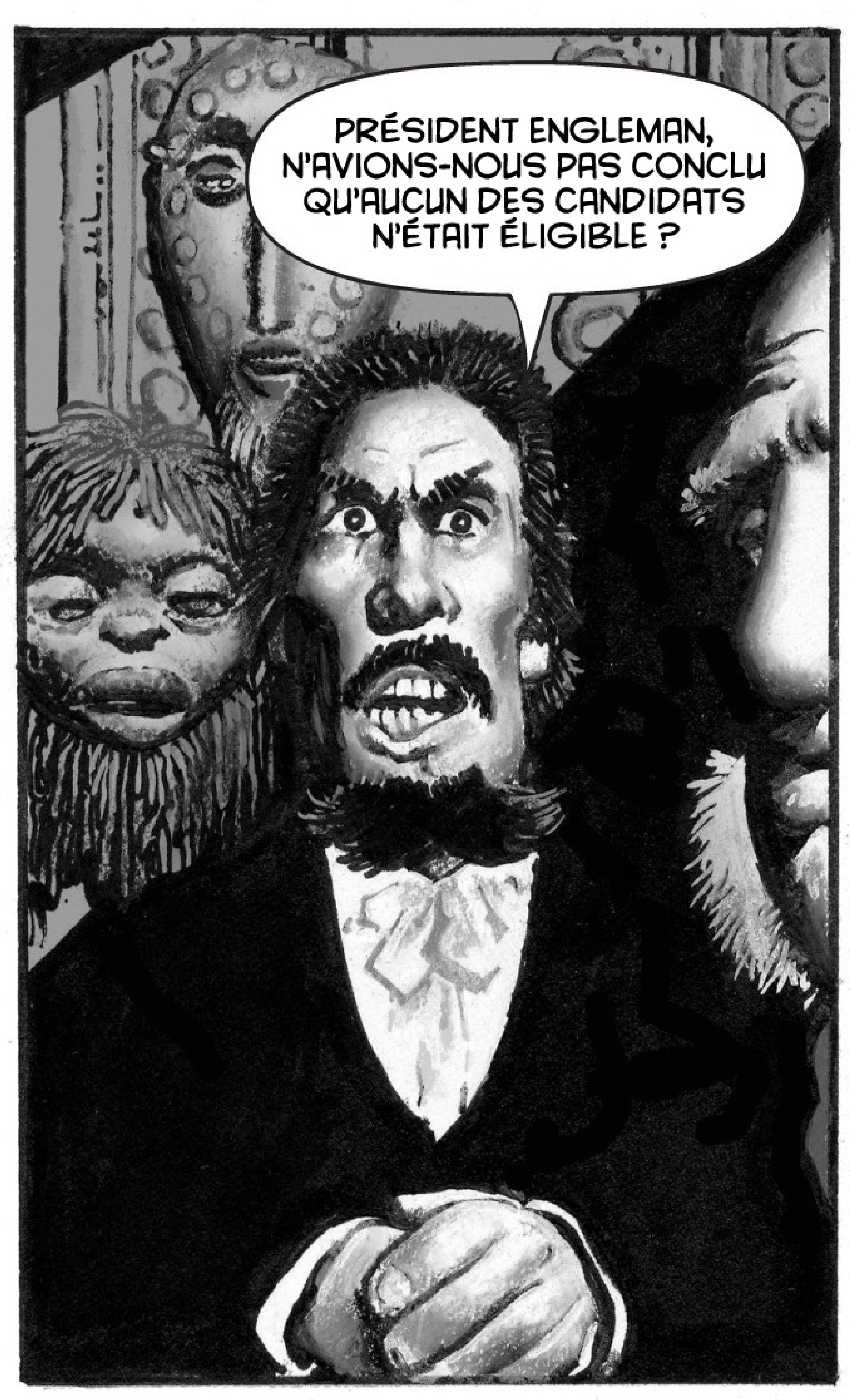
Arthur Jermyn

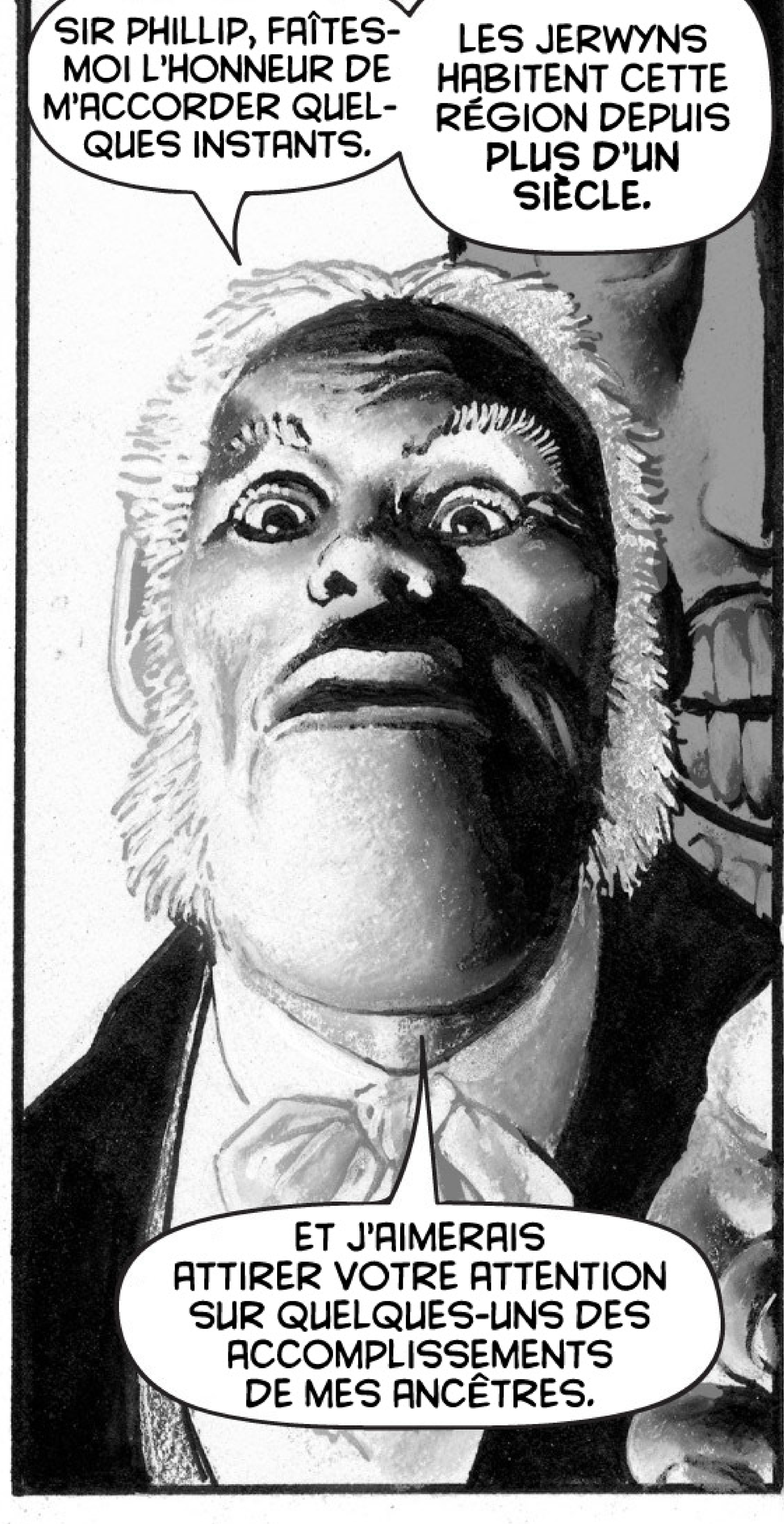
H.P. Lovecraft

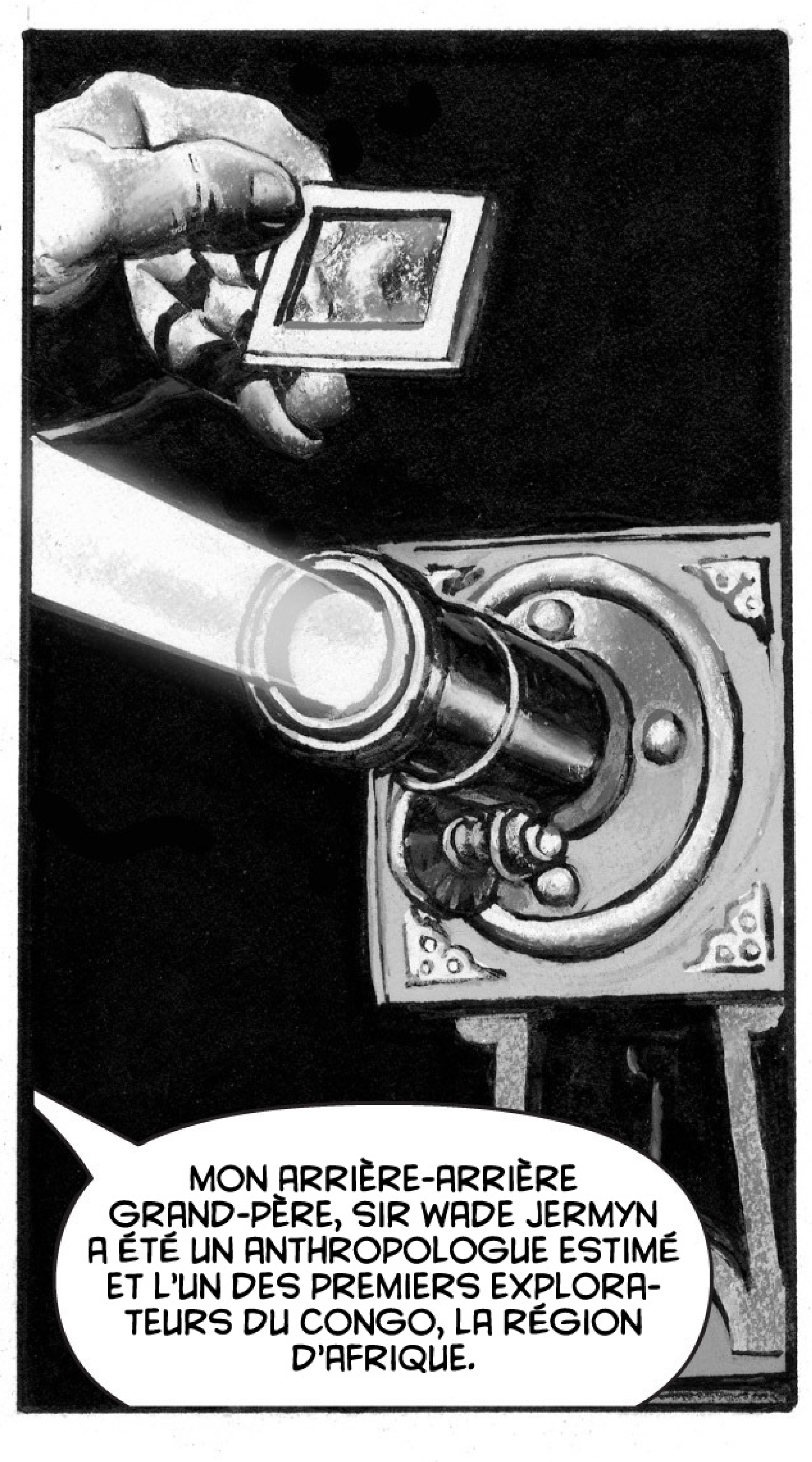
LA VIE EST UNE CHOSE **HIDEUSE.**

ET LES LUEURS D'UNE VÉRITÉ DÉMONIAQUE PEUVENT NOUS LA RENDRE MILLE FOIS **PLUS HORRIBLE.**



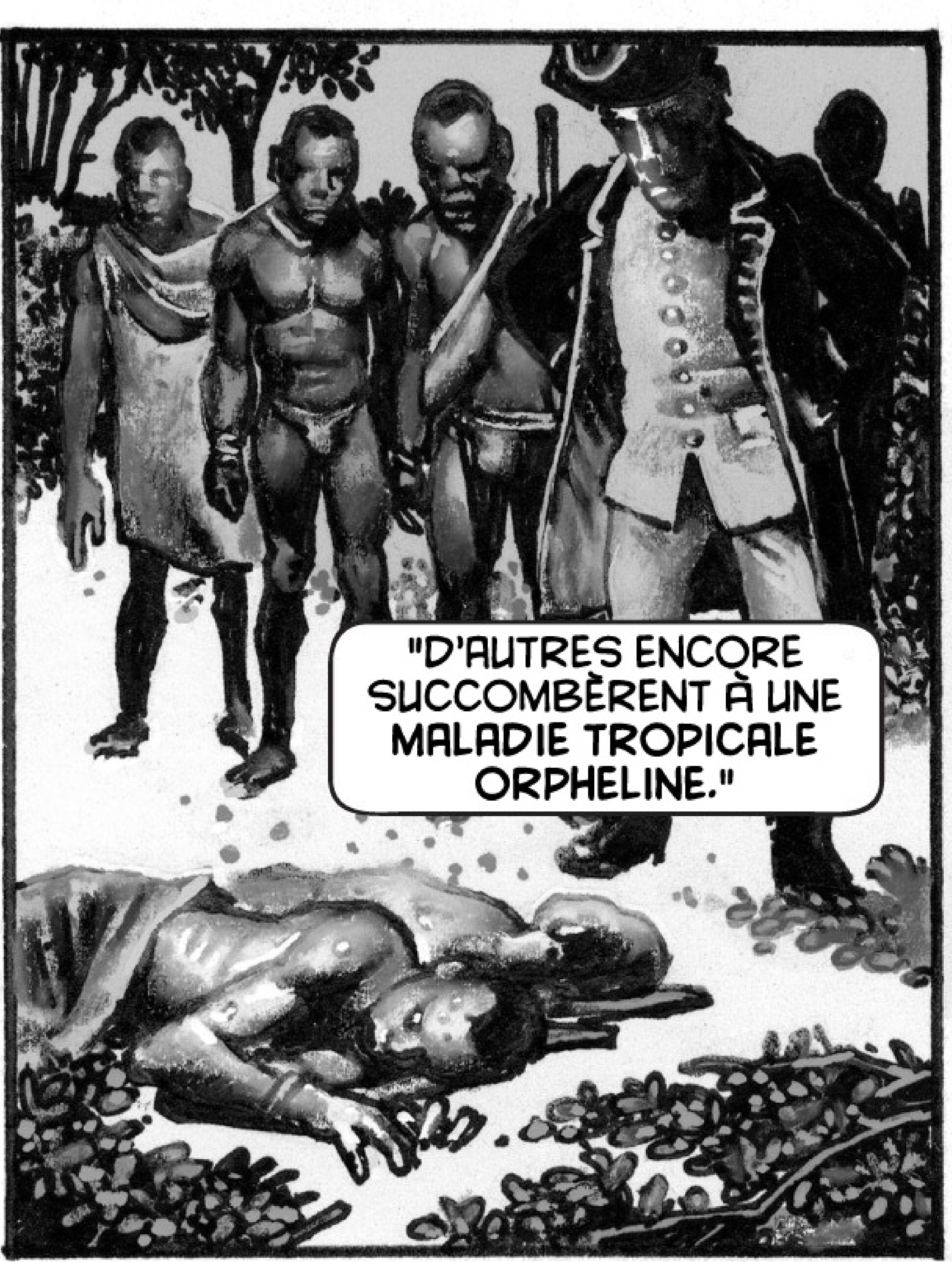


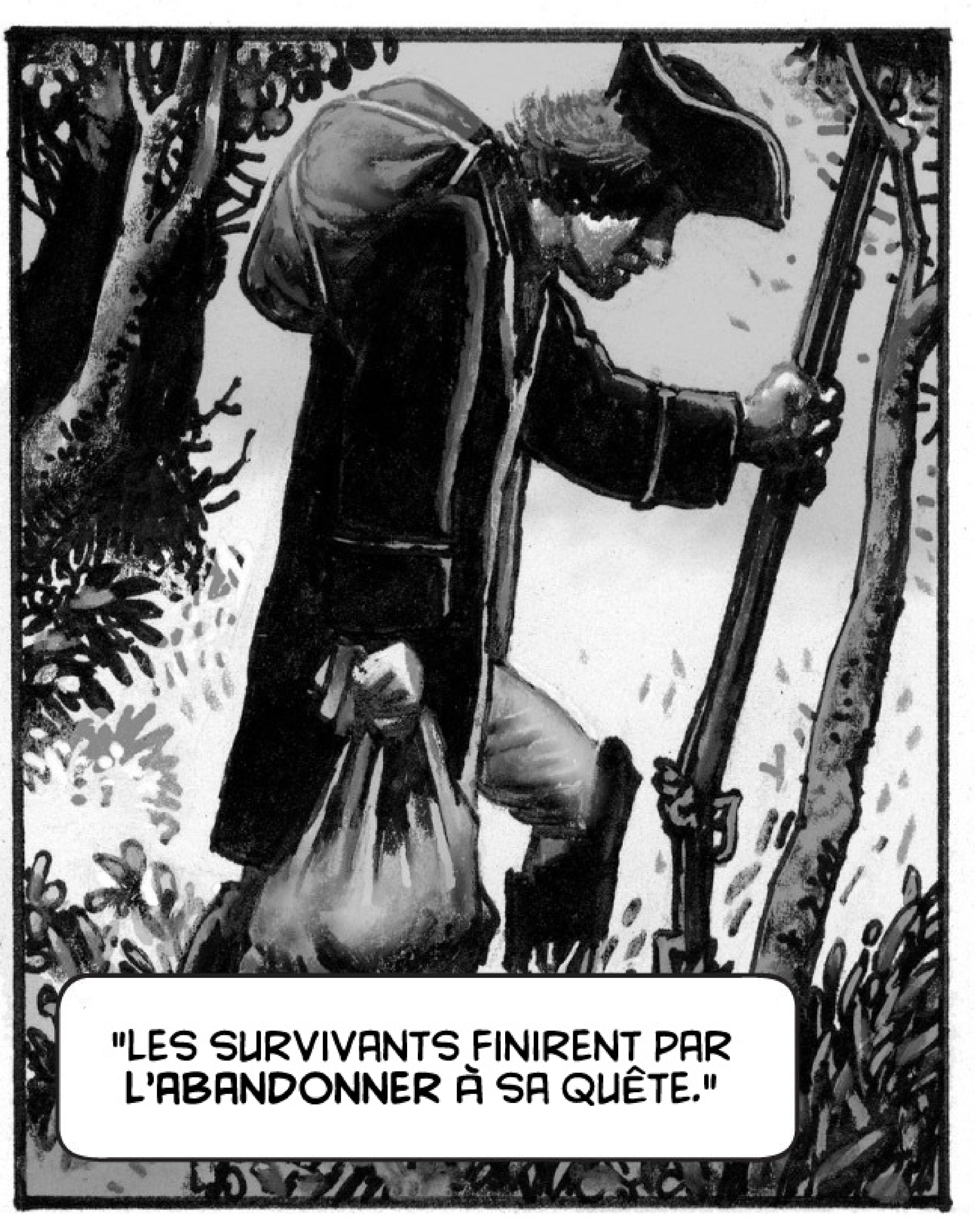




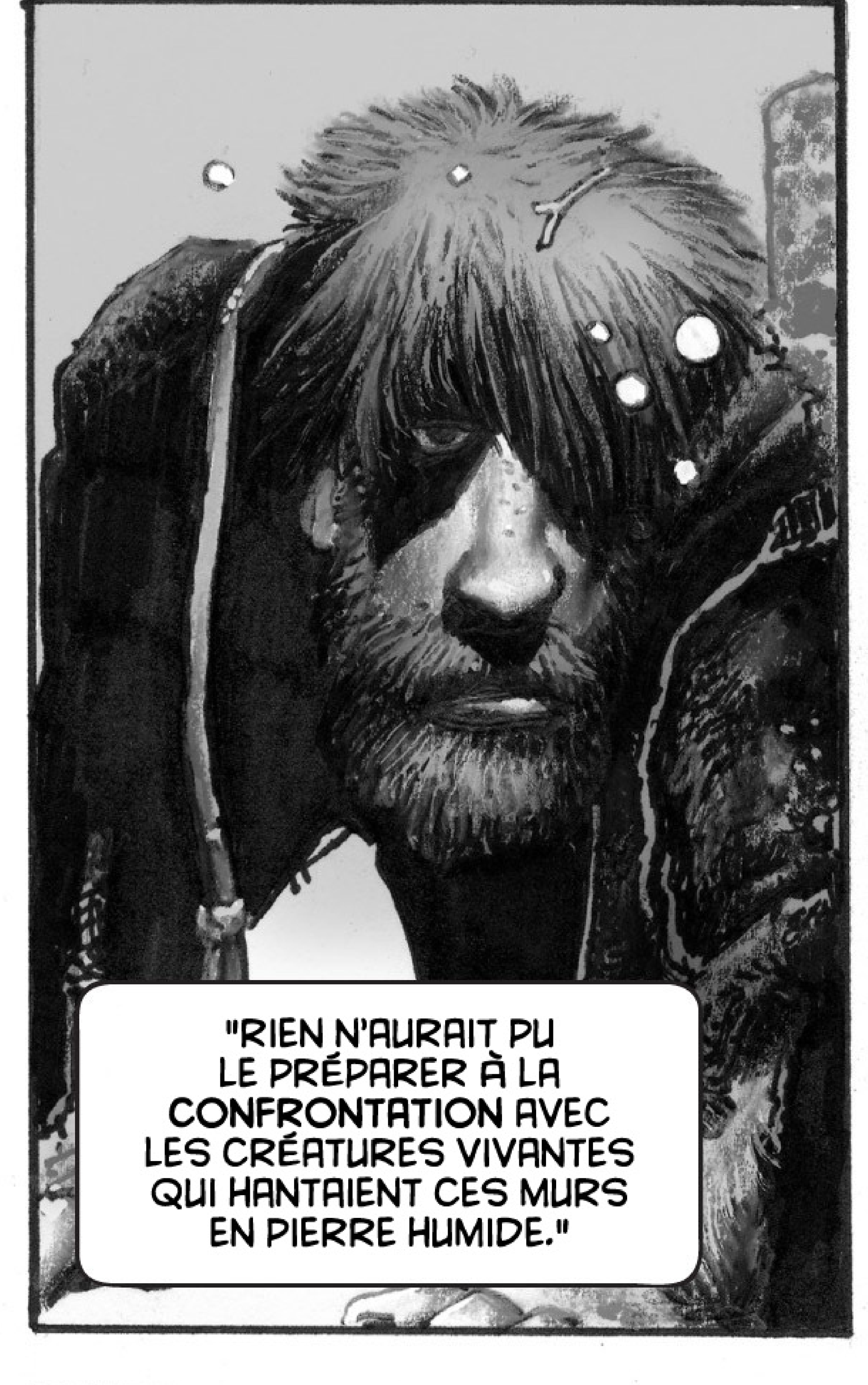




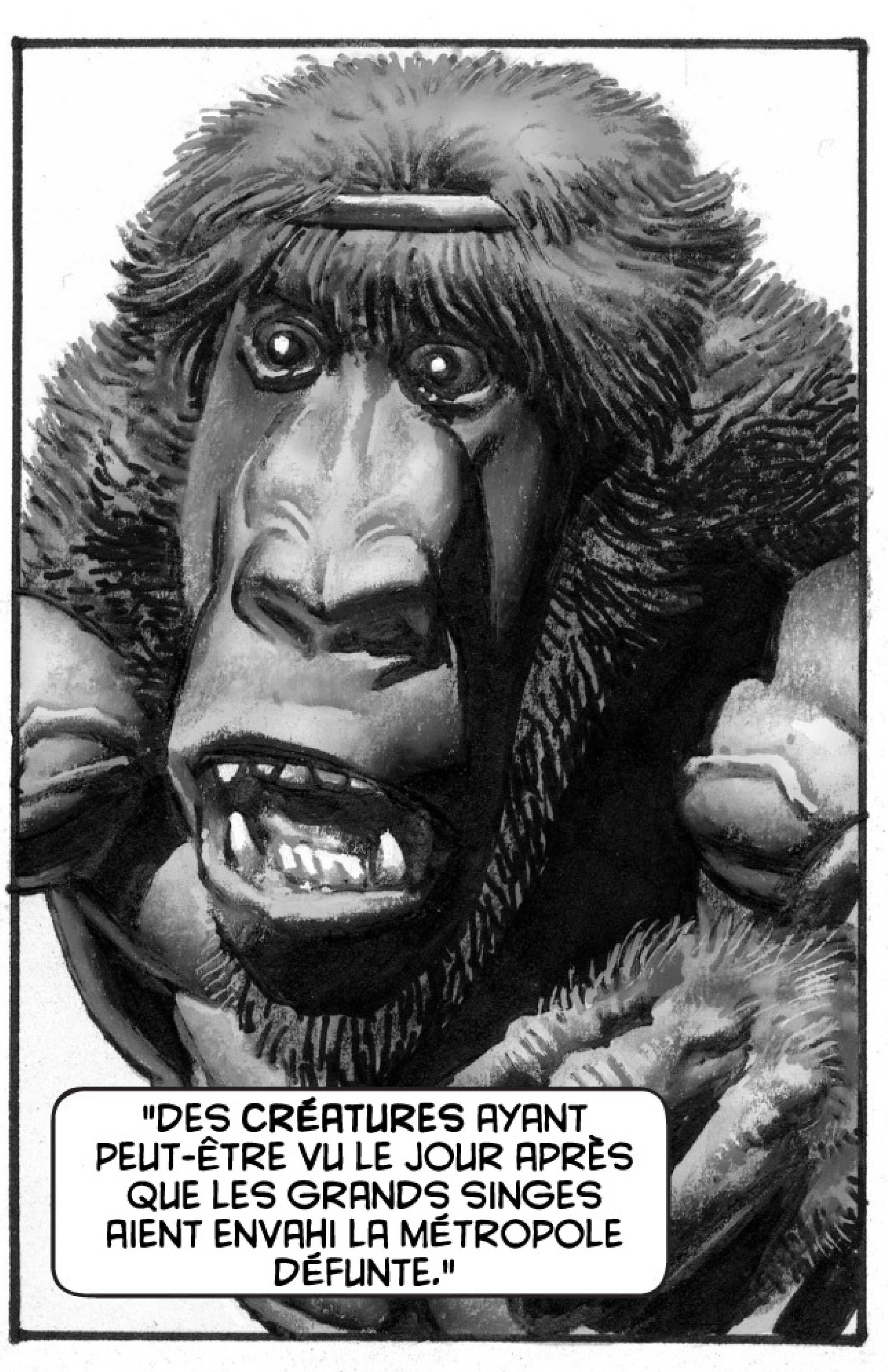




"APRÈS DES MOIS D'ERRANCE, IL FINIT PAR ATTEINDRE DES RUINES ANTIQUES."



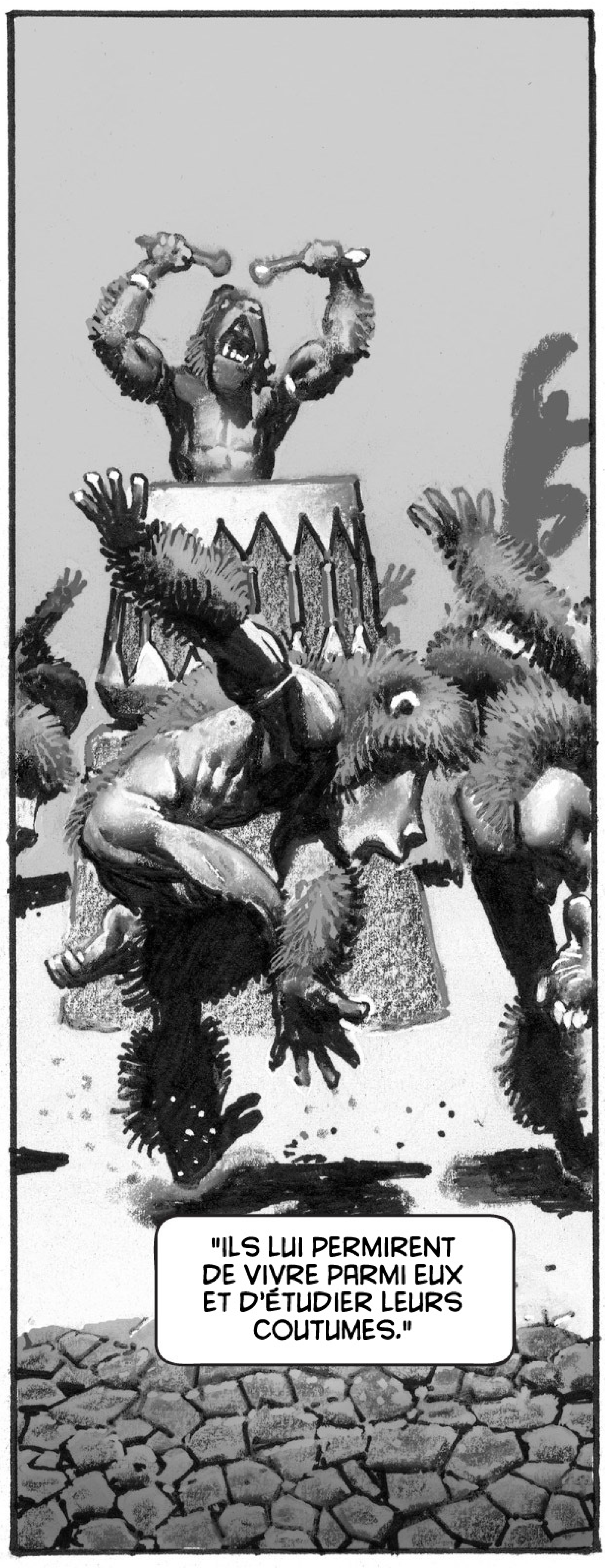


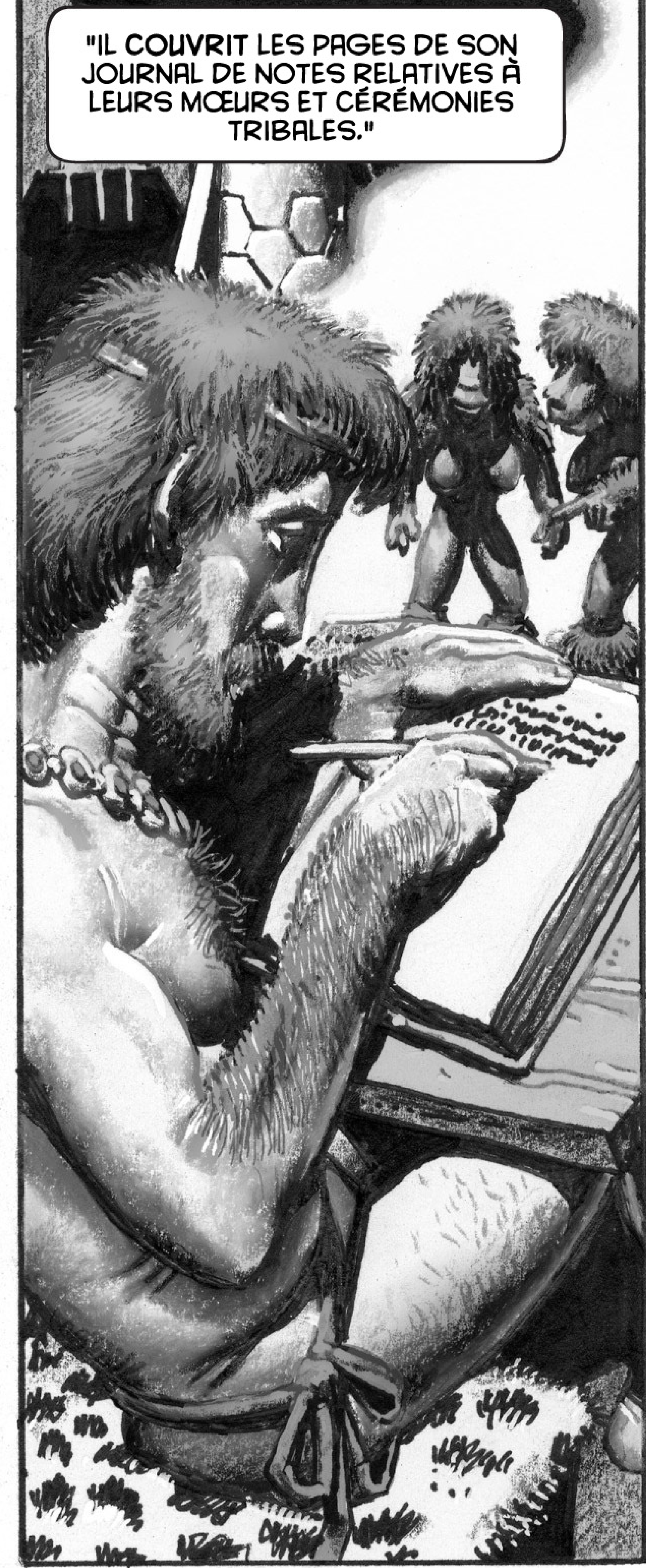




"... UNE FEMELLE DE L'ESPÈCE, UNE HYBRIDE ENTRE LE SINGE ET LA DIVINITÉ ! SIR WADE S'ATTENDAIT À ÊTRE EXÉCUTÉ SUR LE CHAMP."







"IL LES ACCOMPAGNA MÊME DURANT LEURS PARTIES DE CHASSE ET D'AUTRES ACTIVITÉS."

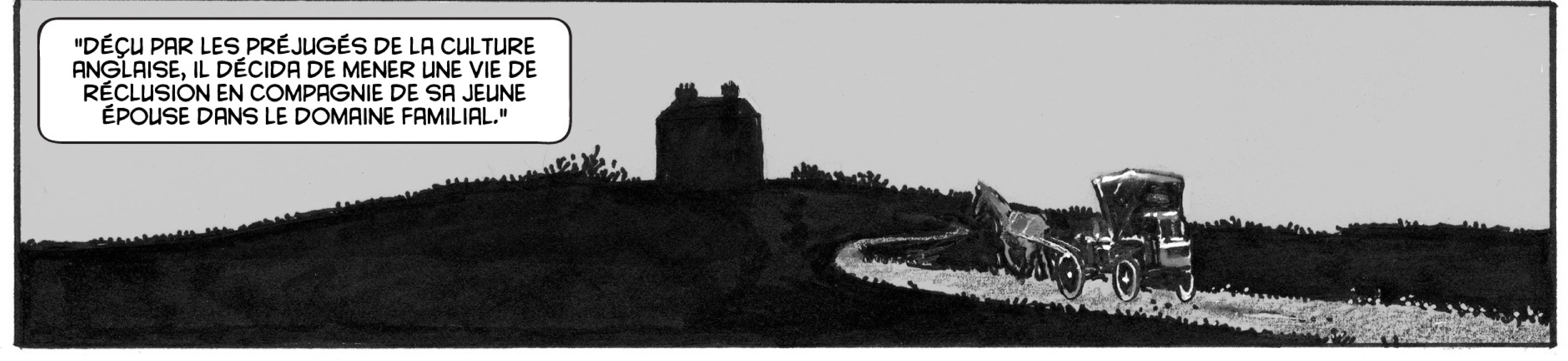
"APRÈS QUASIMENT UN AN DE SEMI-CAPTIVITÉ PARMI LES MAMMIFÈRES SIMIENS, SIR WADE RÉALISA QU'IL ÉTAIT TEMPS DE RETOURNER VERS LA CIVILISATION. AVEC DE L'AIDE, IL PARVINT À RETROUVER SON CHEMIN À TRAVERS LA JUNGLE."

"AU MOMENT D'ATTEINDRE ENFIN LA CIVILISATION, IL AVAIT PRIS UNE **ÉPOUSE**. IL S'AGISSAIT SOI-DISANT DE LA FILLE D'UN NÉGOCIANT PORTUGAIS RENCONTRÉ EN AFRIQUE."

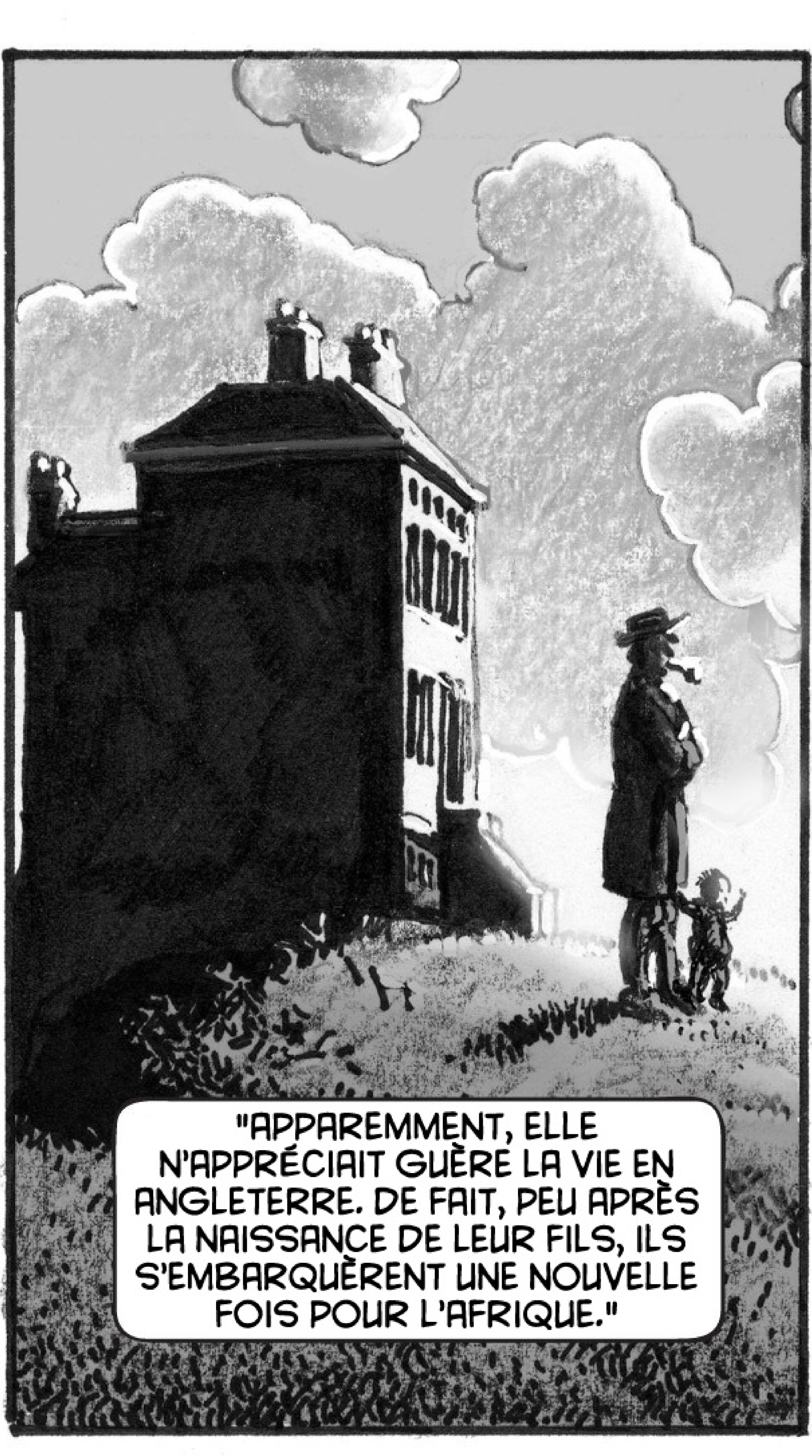
The Weekly Beacon

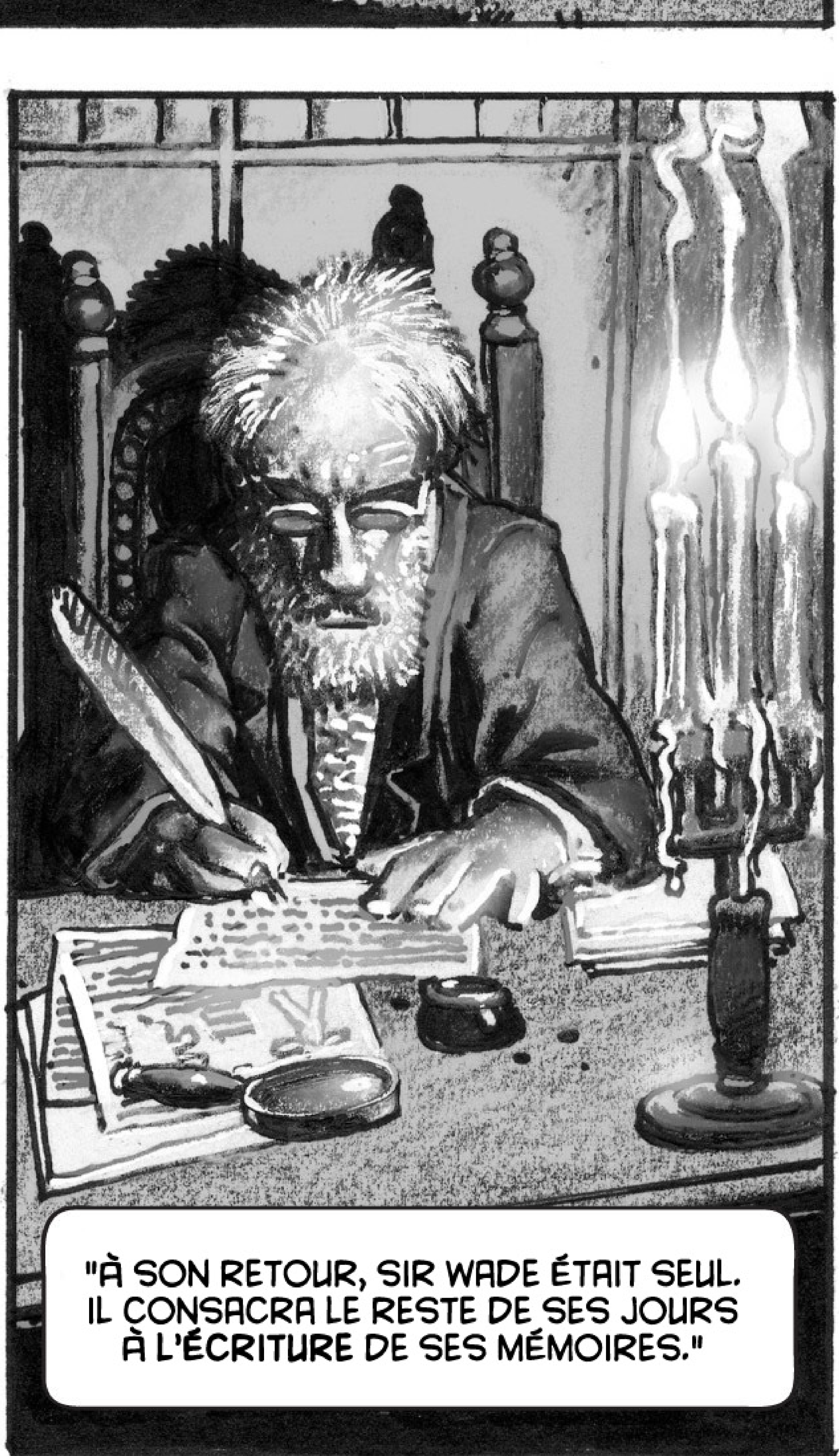
UN ANGLAIS ÉCHAPPE À UNE TRIBU DE SOUS-HUMAINS.

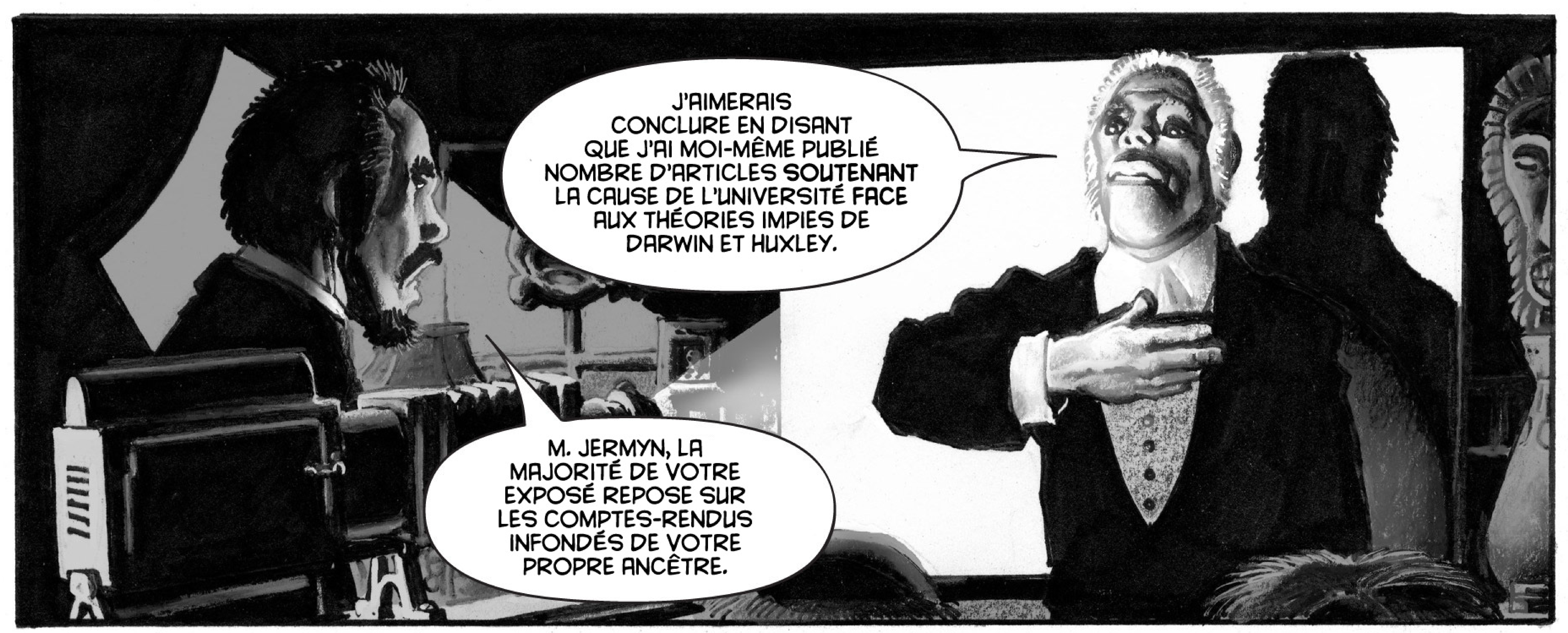
"APRÈS AVOIR RAPPORTÉ SES DÉCOUVERTES, IL NE FALLUT GUÈRE DE TEMPS AVANT QUE DES RUMEURS INFONDÉES CONCERNANT L'ÉTAT **MENTAL** DE SIR WADE NE SE RÉPANDENT."

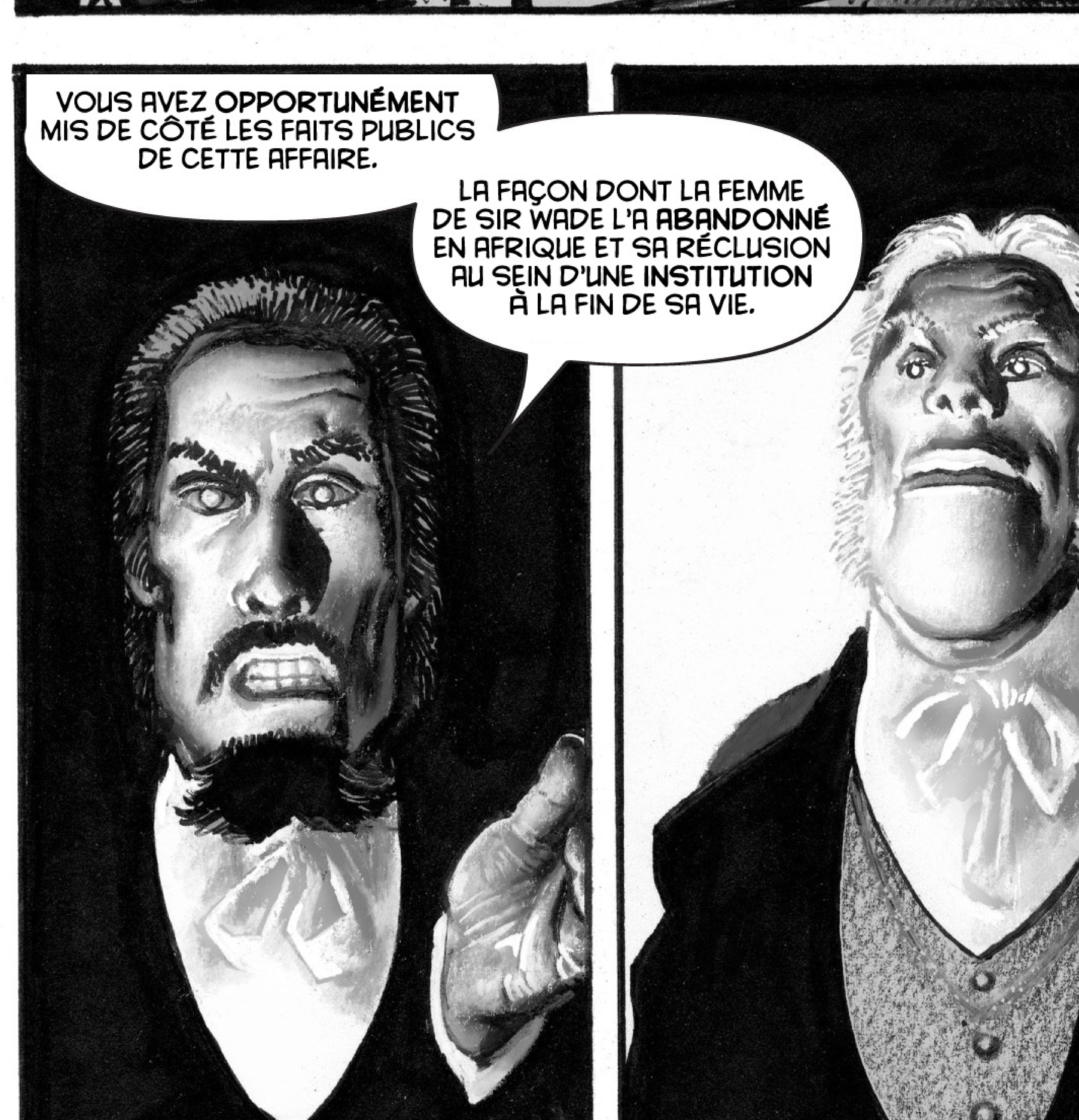


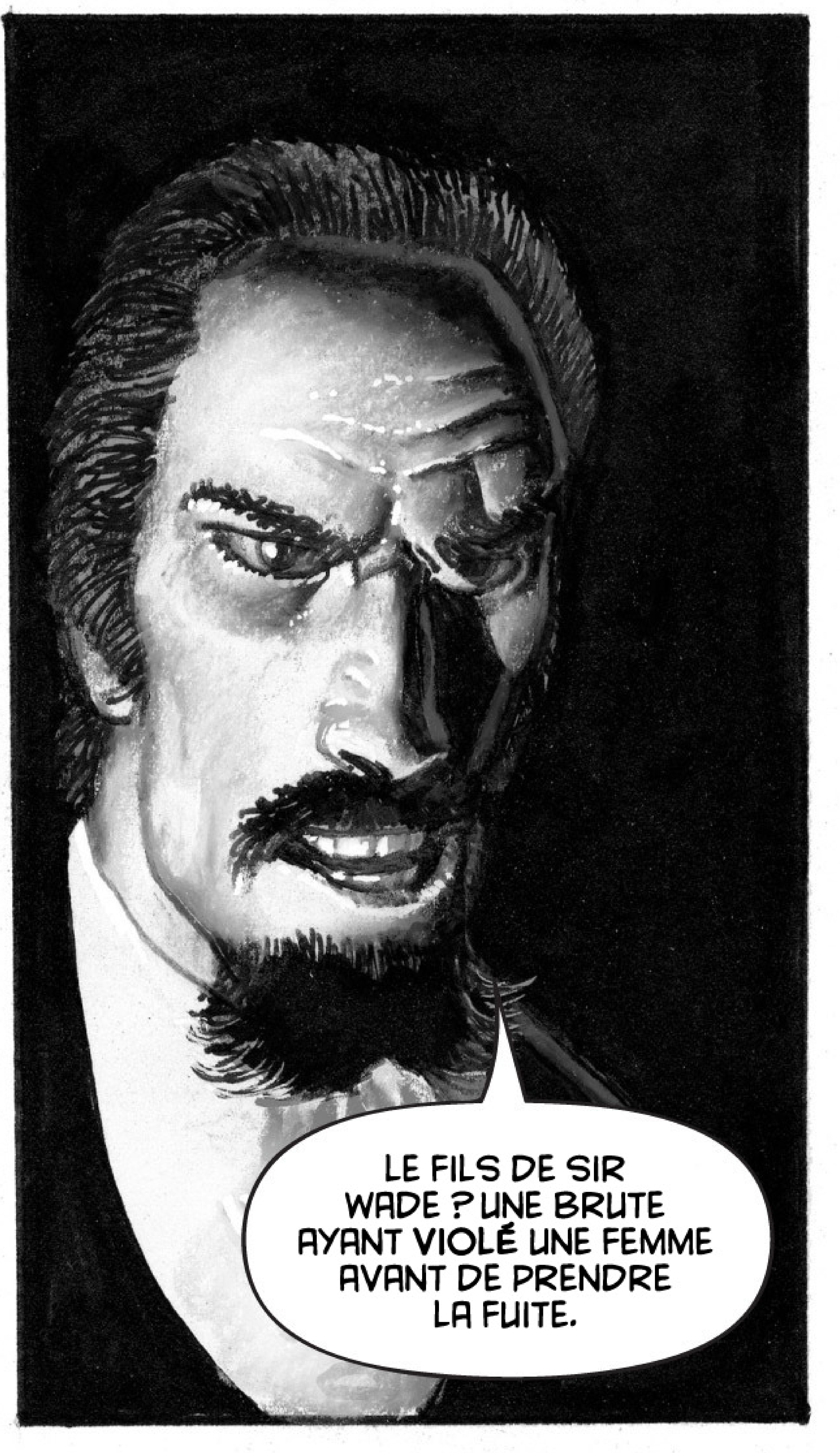







J'AIMERAIS CONCLURE EN DISANT QUE J'AI MOI-MÊME PUBLIÉ NOMBRE D'ARTICLES **SOUTENANT** LA CAUSE DE L'UNIVERSITÉ **FACE** AUX THÉORIES IMPIES DE DARWIN ET HUXLEY.
M. JERMYN, LA MAJORITÉ DE VOTRE EXPOSÉ REPOSE SUR LES COMPTES-RENDUS INFONDÉS DE VOTRE PROPRE ANCÊTRE.

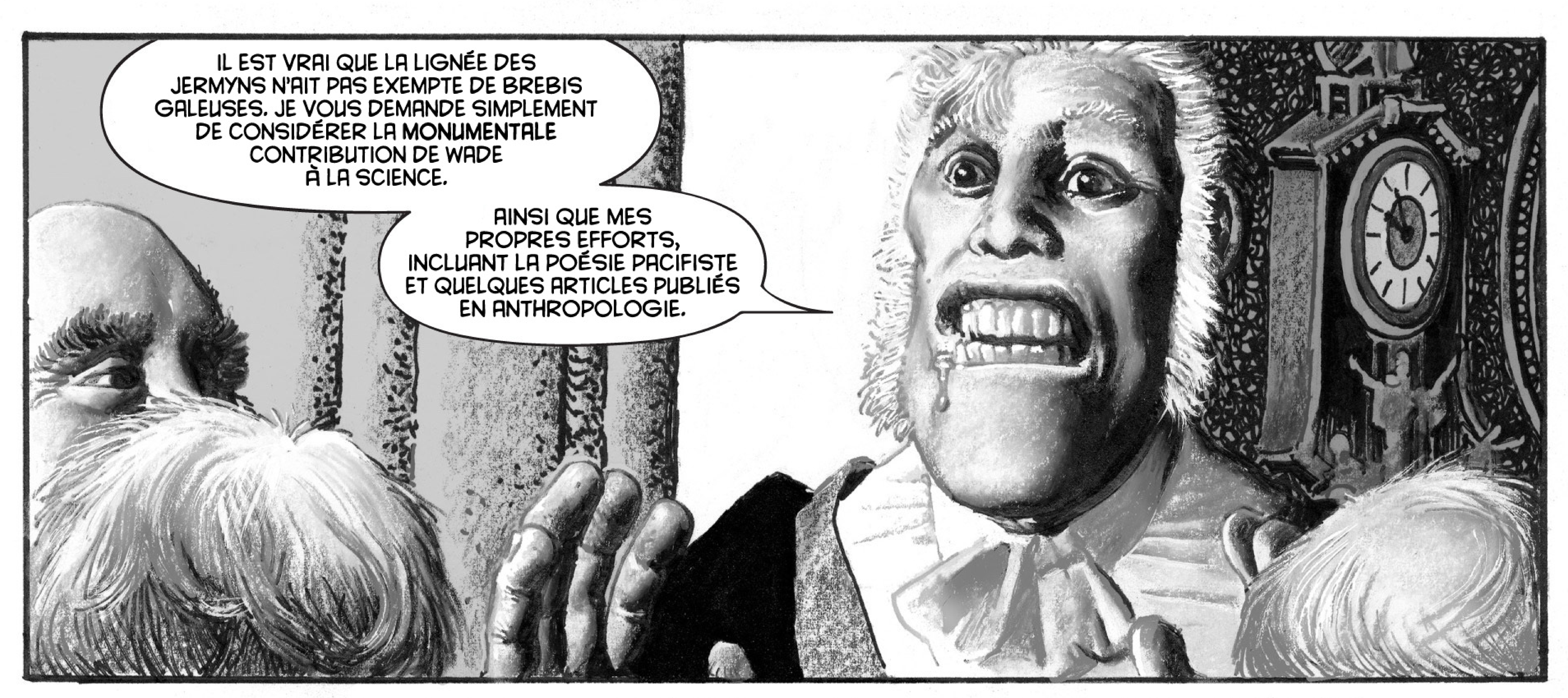

VOUS AVEZ **OPPORTUNÉMENT** MIS DE CÔTÉ LES FAITS PUBLICS DE CETTE AFFAIRE.
LA FAÇON DONT LA FEMME DE SIR WADE L'A **ABANDONNÉ** EN AFRIQUE ET SA RÉCLUSION AU SEIN D'UNE **INSTITUTION** À LA FIN DE SA VIE.

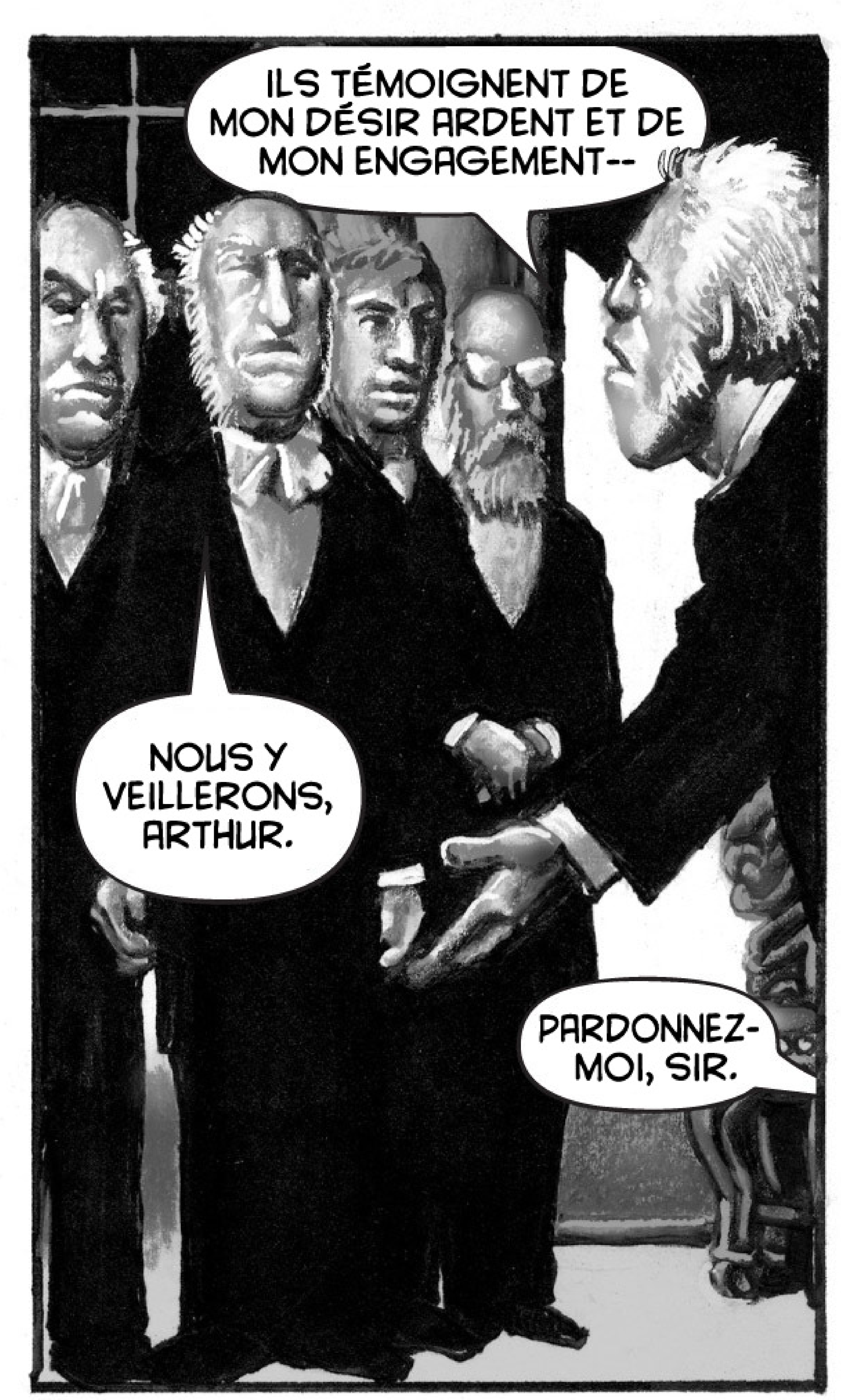

LE FILS DE SIR WADE ? UNE BRUTE AYANT **VIOLÉ** UNE FEMME AVANT DE PRENDRE LA FUITE.


"QUANT AU PROPRE FILS DE PHILIP, ROBERT, IL S'EST LIVRÉ À UN VÉRITABLE MASSACRE, **TUANT** PLUSIEURS MEMBRES DE SA PROPRE FAMILLE."
"LE FILS DE ROBERT, NEVIL, A MÊME ÉTÉ **ASSASSINÉ** PAR SON PROPRE PÈRE."


SKRAK!
SOYEZ MAUDIT !


LÂCHEZ-LE, JERMYN !
JE VAIS TUER CE BÂTARD QUI OSE INSULTER MA FAMILLE !
QUELLE MOUCHE VOUS A PIQUÉ ?
-- IK ! AIDEZ-MOI ! >ÉTOUFFE<


IL EST VRAI QUE LA LIGNÉE DES JERMYNS N'AIT PAS EXEMPTE DE BREBIS GALEUSES. JE VOUS DEMANDE SIMPLEMENT DE CONSIDÉRER LA MONUMENTALE CONTRIBUTION DE WADE À LA SCIENCE.
AINSI QUE MES PROPRES EFFORTS, INCLUANT LA POÉSIE PACIFISTE ET QUELQUES ARTICLES PUBLIÉS EN ANTHROPOLOGIE.


ILS TÉMOIGNENT DE MON DÉSIR ARDENT ET DE MON ENGAGEMENT--
NOUS Y VEILLERONS, ARTHUR.
PARDONNEZ-MOI, SIR.


N'EST-IL PAS TEMPS D'OUVRIR LA CAISSE ?
LA CAISSE ! OUI ! MESSIEURS, VOICI LA PREUVE PHYSIQUE QUE VOUS ATTENDIEZ.

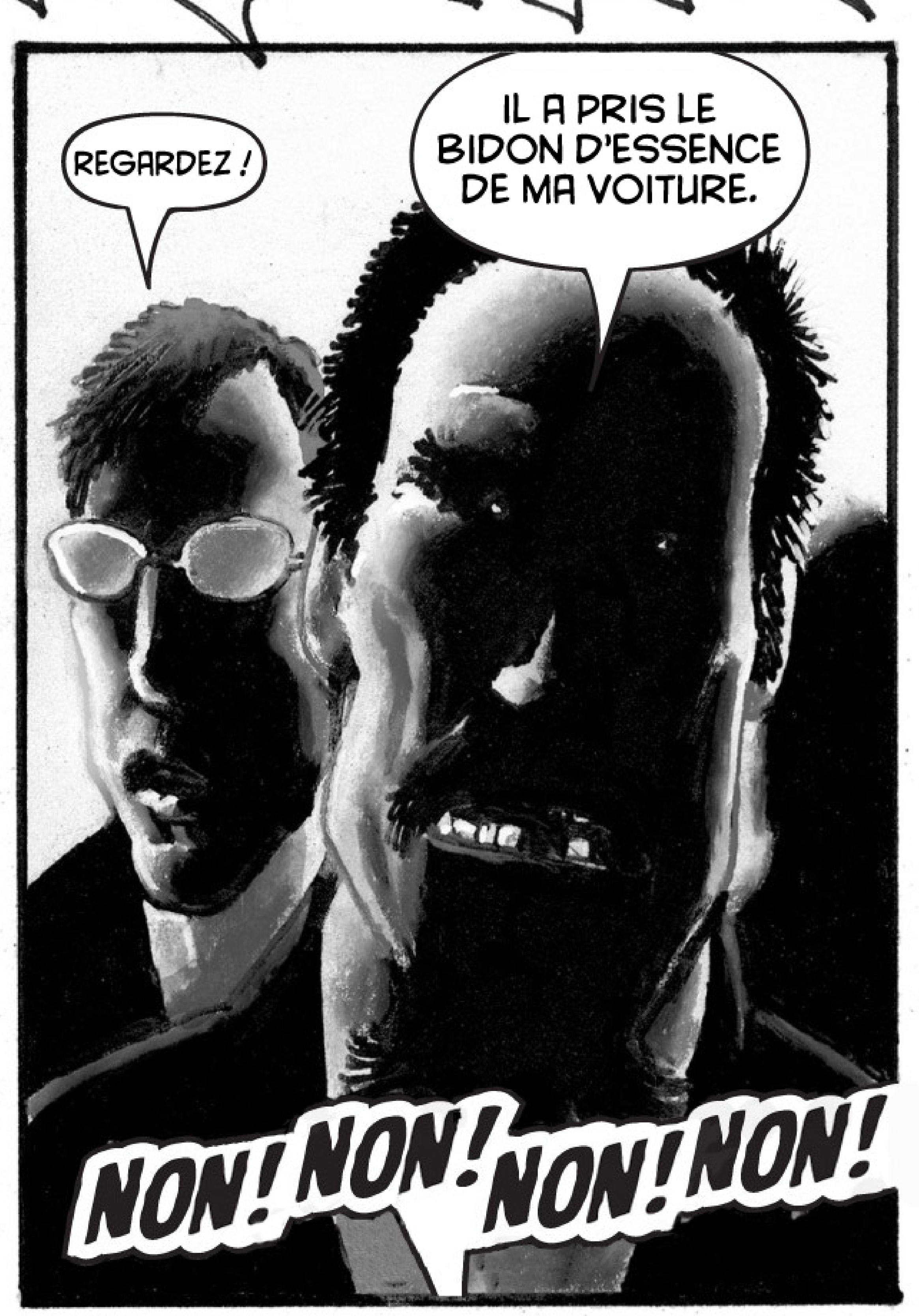

ELLE EST ARRIVÉE AUJOURD'HUI, GRÂCE AUX EFFORTS D'UN COLLÈGUE AFRICAIN. IL DISAIT AVOIR UNE PREUVE DES DÉCOUVERTES DE JERMYN.
WREEEK!
VOICI VOTRE MAUDITE PREUVE !


OH MON DIEU !
UNE MOMIE DE FEMME-SINGE !
SEMI-HUMAINE !
CE MÉDAILLON, C'EST LE MONOGRAMME DE WADE JERMYN, N'EST-CE PAS ?
LES TRAITS SONT VAGUEMENT FAMILIERS.
CETTE MARQUE DE NAISSANCE SUR SA TÊTE, COMME LA VÔTRE, JERMYN--
LA CHEVELURE RESSEMBLE À--
-ÉTOUFFE- ARTHUR ! C'EST SA--









NON!
NON!

NON!
NON!
NON!

FIN.

Facts Concerning the Late Arthur Jermyn and His Family

Traduction par Yves Rivière.

I

La vie est une chose hideuse, et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse. La science, dont les terribles révélations déjà nous accablent, sera peut-être l'exterminatrice définitive de l'espèce humaine – en admettant que les êtres appartiennent à des espèces différentes – et si elle se répandait sur la terre, nul cerveau n'aurait la force de supporter les horreurs insoupçonnées qu'elle tient en réserve. Si nous savions ce que nous sommes en réalité, nous agirions comme sir Arthur Jermyn qui, un soir, après s'être arrosé de pétrole, mit le feu à ses vêtements. Nul ne s'avisa de déposer dans une urne ses restes carbonisés ni d'édifier un monument à sa mémoire ; les documents trouvés après sa mort, ainsi qu'un certain « objet » contenu dans une caisse, donnèrent, à tout le monde le désir d'oublier. Parmi ceux qui le connaissaient, certains même déclarent qu'il n'a jamais vécu.

Arthur Jermyn s'enfuit dans la lande et se suicida après avoir vu cet « objet », venu d'Afrique. C'est cet « objet » et non l'aspect insolite de sa personne qui le poussa à mettre fin à ses jours. Nombreux sont ceux qui, s'ils avaient eu la physionomie étrange d'Arthur Jermyn, n'auraient pas aimé la vie ; mais lui, poète et savant, ne s'en était guère soucié. Il avait la science dans le sang : son arrière-grand-père, sir Robert Jermyn, baronnet, avait été un anthropologue estimé et son trisaïeul, sir Wade Jermyn, l'un des premiers explorateurs du Congo, avait laissé des travaux pleins d'érudition sur les tribus et la faune de ces régions et sur ce qu'il pensait de leur antiquité. Le zèle intellectuel du vieux sir Wade avait vraiment confiné à la folie. L'étrangeté de ses conjectures sur une civilisation préhistorique blanche au Congo lui valut force moqueries lors de la publication de ses Observations sur quelques régions de l'Afrique. En 1765, l'intrépide explorateur fut enfermé chez les fous, à Huntingdon.

La folie était le triste apanage de tous les Jermyn, et l'on se réjouissait qu'ils ne fussent pas nombreux. La famille n'avait qu'une branche, dont Arthur était le dernier rejeton. Sinon, on ne sait comment il aurait réagi quand l'« objet » arriva. Les Jermyn n'avaient jamais eu l'air normal – ils étaient légèrement difformes – mais Arthur était le plus mal loti. Pourtant on voyait à Jermyn House de vieux portraits de famille, datant d'avant sir Wade, qui montraient d'assez beaux visages. Sir Wade fut sans aucun doute le premier des Jermyn à subir les atteintes de la folie. Ses récits terrifiants sur l'Afrique faisaient à la fois la joie et l'horreur de ses amis. Les trophées et les spécimens de sa collection, d'autre part, n'étaient pas de ceux qu'un homme normal eût aimé rassembler et conserver. Mais surtout la réclusion quasi orientale dans laquelle il tenait sa femme était bien la marque d'un esprit dérangé. Celle-ci,

disait-il, fille d'un négociant portugais qu'il avait connu en Afrique, n'aimait pas les les manières anglaises. Il l'avait ramenée de là-bas, avec leur fils nouveau-né, après son second voyage, le plus long. Lorsqu'il partit pour la troisième fois, elle l'accompagna et ne revint pas. Personne ne l'avait jamais vue, pas même les domestiques, car elle était d'un naturel violent et singulier. Pendant son bref séjour à Jermyn House, elle demeura dans une aile isolée de la maison, où seul son mari s'occupait d'elle. La sollicitude de sir Wade envers sa famille était en vérité des plus curieuses : lorsqu'il retourna en Afrique, il ne permit à personne de prendre soin de l'enfant, sauf à une affreuse négresse originaire de Guinée. À son retour, après la mort de lady Jermyn, il assuma lui-même entièrement l'éducation de l'enfant.

Or, la conversation de sir Wade, surtout lorsqu'il avait bu, incitait fortement ses amis à le croire fou. Il parlait du Congo, où la lune éclaire des scènes étranges et des spectacles sauvages ; d'une ville abandonnée ceinte de remparts gigantesques et remplie de colonnes ; et d'un interminable escalier de pierre, humide et silencieux, descendant vers des salles voûtées pleines de trésors et d'extraordinaires catacombes. Au XVIIIe siècle, siècle des lumières, de tels propos paraissaient insensés dans la bouche d'un homme instruit. Plus bizarres encore étaient ses divagations sur les êtres vivants qui hantaient cet endroit : créatures appartenant moitié à la jungle et moitié à la ville sans âge, créatures fabuleuses qu'un Pline lui-même aurait décrites avec scepticisme. Elles auraient surgi lorsque les grands singes eurent envahi la ville morte, détruisant ses remparts et ses colonnes, ses salles voûtées et ses sculptures primitives. Pourtant l'espèce de plaisir trouble avec lequel sir Wade, une fois définitivement revenu en Angleterre, parlait de tout cela donnait le frisson. Il s'étendait avec complaisance, surtout après son troisième verre à La Tête du Chevalier, sur ce qu'il avait trouvé dans la jungle, sur la vie qu'il avait menée dans d'étranges ruines connues de lui seul. Finalement, il se mit à parler de ces fameuses créatures vivantes sur un tel ton qu'on dut l'interner. Une fois enfermé dans une cellule garnie de barreaux, à Huntingdon, il ne témoigna que peu de regrets. Son humeur avait singulièrement changé dans les derniers temps : depuis que son fils était sorti de la première enfance, il se plaisait de moins en moins chez lui, et semblait même craindre de s'y trouver. La Tête du Chevalier était devenue son quartier général et lorsqu'on l'enferma, il fit montre d'une espèce de reconnaissance, comme s'il se sentait protégé. Il mourut au bout de trois ans.

Philip, fils de Wade Jermyn, était un personnage extrêmement curieux. En dépit d'une forte ressemblance physique avec son père, son aspect et son comportement étaient, sur beaucoup de points, si grossiers, que tout le monde le fuyait. S'il n'avait pas hérité la folie de son père, comme on aurait pu le craindre, il était totalement stupide et sujet à de brefs accès de violence auxquels il ne pouvait résister. Il était petit, mais extrêmement fort, et d'une agilité incroyable. Douze ans après être devenu l'héritier du titre, il épousa la fille de son garde-chasse, qui, disait-on, était d'origine gitane. Mais avant même la naissance de son fils, il s'engagea dans la marine comme simple matelot, mettant ainsi le comble au dégoût qu'inspiraient au monde et ses mœurs et son mariage. On retrouva sa trace à la fin de la guerre de l'Indépendance américaine : matelot sur un navire qui faisait le commerce avec l'Afrique, il s'était acquis une réputation de grimpeur et de lutteur, mais il finit par disparaître, une nuit que son bateau était à l'ancre près des côtes congolaises.

Chez le fils de sir Philip Jermyn, la bizarrerie de la famille, maintenant reconnue, prit un tour étrange et fatal. Grand, assez bien fait en dépit de certaines anomalies de proportion, doué d'une sorte de grâce orientale, Robert Jermyn débuta dans la vie comme savant et chercheur. C'est lui qui, le premier, étudia scientifiquement l'immense collection rapportée d'Afrique par son grand-père et qui rendit le nom des Jermyn aussi célèbre dans le domaine de l'ethnologie que dans celui de l'exploration. Marié en 1815 à une fille du troisième vicomte Brightholme, sir Robert eut trois enfants, dont jamais l'aîné ni le benjamin ne parurent en public, en raison de leur déficience physique et mentale. Attristé par tous ces malheurs familiaux, le savant chercha consolation dans le travail et fit deux longues expéditions dans le Centre africain. En 1848, son second fils, Nevil, personnage particulièrement antipathique qui semblait mêler la brutalité de Philip Jermyn à la morgue des Brightholme, s'enfuit avec une fille du commun, une danseuse. Il revint au bout d'un an, veuf et père d'un enfant, Alfred, et sir Robert lui accorda son pardon. Alfred devait être le père d'Arthur Jermyn.

D'après ses amis, cette série de chagrins dérangea l'esprit de sir Robert Jermyn. Pourtant, à l'origine du drame, il n'y eut sans doute qu'un simple détail de folklore africain. Le vieux savant avait recueilli une foule de légendes chez les Ongas, tribus voisines de l'endroit que son grand-père et lui-même avaient exploré : il espérait ainsi expliquer les étranges récits de sir Wade sur une ville abandonnée peuplée de créatures hybrides. On découvrait dans les écrits de l'aïeul une certaine logique qui laissait entendre que son imagination déréglée avait été excitée par certains mythes indigènes. Le 19 octobre 1852 on vit arriver à Jermyn House l'explorateur Samuel Seaton, porteur de documents recueillis chez les Ongas. Il lui semblait que certaines légendes ayant trait à une ville grise peuplée de singes blancs soumis à l'autorité d'un dieu blanc, pourraient avoir quelque valeur aux yeux d'un ethnologue. Au cours de la conversation, il fournit probablement de nombreux détails supplémentaires dont nous ne connaîtrons jamais la nature, puisque la tragédie éclata immédiatement. Lorsque sir Robert sortit de sa bibliothèque, il laissait derrière lui le cadavre de l'explorateur, qu'il avait étranglé de ses propres mains ; puis, avant qu'on eût pu l'arrêter, il avait massacré ses trois enfants : les deux qu'on n'avait jamais vus et celui qui était rentré après sa fugue. Nevil Jermyn mourut mais réussit à sauver la vie de son fils âgé de deux ans, que le vieillard, dans sa folie meurtrière, s'apprêtait à tuer également. Après plusieurs tentatives de suicide, sir Robert, qui refusait obstinément d'articuler une parole, fut interné et mourut d'apoplexie deux ans après.

Sir Alfred Jermyn n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il devint baronnet, mais ses goûts ne répondaient guère à son titre. À vingt ans, il s'était joint à une troupe d'artistes de music-hall et, à trente-six, avait abandonné femme et enfant pour suivre un cirque ambulant américain. Sa mort fut atroce. Parmi les animaux du cirque se trouvait un énorme gorille, d'une couleur plus claire que la moyenne, d'un naturel remarquablement facile et que les artistes aimaient beaucoup. Il fascinait tout particulièrement Alfred Jermyn et parfois tous deux passaient des heures à se contempler de part et d'autre des barreaux de la cage. De temps à autre, Jermyn obtenait la permission de dresser l'animal, étonnant le public et ses camarades par les tours qu'il lui faisait faire. Un matin, à Chicago, pendant que Jermyn et l'animal répétaient un numéro de boxe extraordinairement adroit, le gorille porta au

dompteur amateur un coup d'une force prodigieuse, le blessant à la fois dans son corps et dans sa dignité. Les membres du « plus extraordinaire spectacle du monde » n'aiment guère parler de ce qui arriva ensuite : ils ne s'attendaient pas au hurlement aigu et inhumain que poussa sir Alfred Jermyn et la surprise les cloua au sol quand ils le virent saisir à deux mains son adversaire maladroit, le jeter sur le sol de la cage et mordre férocement la gorge velue. Le gorille fut pris au dépourvu, mais il se ressaisit rapidement et, avant que le dompteur habituel eût pu intervenir, ce qui avait été le corps d'un baronnet n'était déjà plus reconnaissable.

II

Arthur Jermyn était le fils de sir Alfred Jermyn et d'une danseuse de music-hall dont nul ne connaissait l'origine. Lorsque sir Alfred abandonna sa famille, la mère amena l'enfant à Jermyn House où il ne restait plus personne pour s'opposer à sa présence. Elle avait quelque idée de ce que devait être un gentilhomme et veilla à ce que son fils reçût la meilleure éducation possible, compte tenu du peu d'argent dont elle disposait. Les ressources familiales étaient maintenant bien modestes et Jermyn House était dans un état lamentable, mais le jeune Arthur aimait la vieille demeure et ce qu'elle contenait. Il ne ressemblait guère aux autres Jermyn : c'était un poète et un rêveur. Quelques familles des environs prétendaient que c'était le sang latin de l'épouse portugaise de sir Wade, que nul n'avait jamais vue, qui devait se manifester en lui de la sorte ; mais en général, on tournait en dérision son sens de la beauté, l'attribuant à sa mère, la danseuse, qui n'avait jamais été reçue dans le monde. La délicatesse d'Arthur Jermyn était d'autant plus remarquable que son aspect était plus repoussant. La tournure des Jermyn avait toujours eu un je-ne-sais-quoi de bizarre et de rebutant. Cela atteignit, chez Arthur, une intensité troublante. Il est difficile de dire exactement à quoi il ressemblait, mais son expression, la forme de son visage et la longueur de ses bras faisaient frissonner de dégoût ceux qui le voyaient pour la première fois.

L'esprit et le caractère de sir Arthur étaient en contraste frappant avec son aspect physique. Intelligent et cultivé, il obtint à Oxford les plus hautes distinctions et semblait capable de faire revivre la renommée intellectuelle de sa famille. Malgré un tempérament plus poétique que scientifique, il projetait de continuer l'œuvre de ses ancêtres dans le domaine de l'ethnologie et des antiquités africaines, en utilisant l'admirable collection de sir Wade. Son esprit imaginatif le poussait à s'intéresser à la civilisation préhistorique à laquelle l'explorateur fou avait cru si profondément. Il forgeait des récits sans fin ayant trait à la ville morte citée dans les notes et les ouvrages de sir Wade. Il éprouvait, vis-à-vis de la race inconnue des hybrides de la jungle, un attrait mêlé de terreur. Il pensait que ces élucubrations avaient peut-être une base réelle et désirait faire la lumière sur les faits récents qu'avaient connus son grand-père et Samuel Seaton.

En 1911, après la mort de sa mère, Arthur Jermyn décida de poursuivre ses recherches jusqu'à la dernière limite. Il vendit une partie de ses domaines pour avoir de l'argent, monta une expédition et s'embarqua pour le Congo. Ayant obtenu des autorités belges un groupe de guides, il passa un an dans le pays des Ongas et

des Kaliris, découvrant plus d'éléments d'informations qu'il n'en espérait. Chez les Kaliris, il rencontra un chef d'un certain âge, appelé Mwanu, qui non seulement possédait une excellente mémoire, mais encore une grande intelligence et un intérêt marqué pour les vieilles légendes de sa tribu. Le vieillard confirma tous les récits qu'avait entendus Jermyn, ajoutant sa propre version à l'histoire de la cité perdue et des grands singes blancs.

Selon Mwanu, la ville grise et les créatures hybrides n'existaient plus, les N'bangus les ayant anéanties de nombreuses années auparavant. Après avoir détruit la plupart des édifices et massacré tous les êtres vivants, ils avaient emporté la momie de la déesse, pour laquelle ils étaient venus. Cette déesse, qu'adoraient les étranges hybrides, avait la forme d'un singe blanc ; d'après la tradition congolaise, c'était l'image d'une princesse qui avait régné sur ces créatures à l'aspect simiesque. Ce que celles-ci avaient pu être, Mwanu n'en avait aucune idée, mais il croyait que c'étaient elles qui avaient construit la ville aujourd'hui détruite. Jermyn ne put se former aucune opinion, mais, par des questions précises, réussit à reconstituer la légende de la déesse.

La princesse, disait cette légende, devint la femme d'un dieu blanc venu de l'ouest. Après avoir régné longtemps ensemble, ils quittèrent la ville après la naissance de leur fils et n'y revinrent que plusieurs années après. Puis la princesse mourut et son divin époux fit embaumer son corps qui fut placé dans un temple de pierre, où on le vénérait. Et ensuite il s'en retourna. À partir de ce point, la légende semblait présenter trois variantes. D'après la première, il ne se passait plus rien, mais le corps embaumé de la déesse devenait un gage de supériorité pour la tribu, quelle qu'elle soit, qui la posséderait, et c'est pourquoi les N'bangus s'en étaient emparé. La seconde décrivait le retour du dieu et sa mort au pied du tombeau de son épouse. La troisième avait trait au retour de leur fils, parvenu à l'âge d'homme (ou de singe, ou de dieu, suivant le cas), mais ignorant son identité. Il était évident que l'imagination des Noirs avait tiré parti au maximum des événements qui pouvaient avoir servi de base à cette extravagante légende.

Arthur Jermyn, persuadé de l'existence de la ville décrite par sir Wade, ne fut guère étonné lorsque, au début de 1912, il se trouva devant ce qui en restait. Elle avait dû être moins grande qu'on ne le prétendait ; pourtant les pierres éparses prouvaient qu'elle n'avait pas été un simple village nègre. Malheureusement, on ne put découvrir aucune sculpture et les membres de l'expédition n'étaient pas assez nombreux pour dégager le seul passage qui semblait mener aux salles voûtées décrites par sir Wade. On questionna tous les chefs indigènes sur les singes blancs et la déesse, mais c'est à un Européen qu'il appartint de compléter les éléments d'information fournis par le vieux Mwanu. Mr. Verhaeren, agent commercial belge au Congo, déclara qu'il pouvait non seulement savoir où se trouvait la déesse, dont il avait vaguement entendu parler, mais encore se la procurer – les N'bangus jadis si puissants, étant maintenant soumis au gouvernement du roi Albert, se laisseraient facilement amener à se séparer du fétiche. Quand Jermyn s'embarqua pour l'Angleterre, ce fut donc avec l'espoir triomphant de recevoir dans quelques mois une inestimable relique archéologique, capable de confirmer les plus étranges récits de son trisaïeul ; ou plutôt les plus étranges récits qu'il eût lui-même entendus. Les paysans, voisins de Jermyn House, en connaissaient sans doute de

plus étranges encore : leurs ancêtres avaient écouté parler sir Wade à La Tête du Chevalier.

Arthur Jermyn attendit patiemment la caisse promise par Mr. Verhaeren tout en étudiant avec un zèle accru les manuscrits laissés par le fou, son ancêtre. Peu à peu il se sentait très proche de sir Wade et recherchait les traces de sa vie non seulement en Afrique mais aussi en Angleterre. On avait beaucoup parlé de sa mystérieuse épouse, toujours enfermée, mais il ne restait aucun souvenir tangible de son passage à Jermyn House. Arthur, se demandant comment un tel effacement lui avait été imposé, ou permis, pensait que la folie de son mari en était la cause principale. Il savait que sa trisaïeule, à ce qu'on disait, était la fille d'un marchand portugais installé en Afrique : ayant, par atavisme, l'esprit positif et ne connaissant que superficiellement le Continent noir, elle avait dû tourner en dérision les récits de son mari, chose que celui-ci n'était pas homme à pardonner. Emmenée en Afrique, peut-être malgré elle, par un mari décidé à prouver la véracité de ses dires, elle y était morte. Tout en se livrant à de telles réflexions, Jermyn ne pouvait s'empêcher de sourire de leur futilité, un siècle et demi après la mort de ses curieux ancêtres.

En juin 1913, il reçut une lettre de Mr. Verhaeren, qui racontait la découverte de la déesse embaumée. C'était, affirmait le Belge, un objet des plus extraordinaires, un objet qu'il était impossible à un profane de classer. Seul un savant serait capable de décider s'il s'agissait d'un être humain ou d'un singe, et cette décision serait malaisée en raison du mauvais état de l'« objet ». Le temps et le climat du Congo ne sont pas favorables aux momies, en particulier quand le travail a été fait par un amateur, comme cela paraissait le cas. Autour du cou de la créature, on avait trouvé une chaîne d'or avec un médaillon armorié, seul vestige, sans doute, d'un malheureux voyageur pris par les N'bangus, et placé là comme amulette. Dans ses commentaires, Mr. Verhaeren faisait malicieusement allusion à une ressemblance, ou plutôt il se demandait, avec un étonnement amusé, quel effet les traits de la momie produiraient sur son correspondant. Mais il prenait trop intérêt à l'aspect scientifique du problème pour se perdre en considérations oiseuses. La déesse, écrivait-il, arriverait, dûment emballée, un mois environ après réception de la lettre.

La caisse, arrivée à Jermyn House le 3 août 1913, dans l'après-midi, fut portée immédiatement dans la vaste pièce qui abritait les spécimens africains, disposés par les sirs Robert et Arthur. La suite des événements nous est connue par les papiers et les objets qu'on examina plus tard, mais surtout par les récits des domestiques, dont le plus cohérent et le plus complet est celui de Soames, le vieux majordome. Suivant ce digne serviteur, sir Arthur, d'abord, fit sortir tout le monde de la pièce ; puis des bruits de marteau et de tenailles ne tardèrent pas à prouver qu'il s'était mis en devoir d'ouvrir la caisse. Ensuite, on n'entendit plus rien pendant un certain temps. Combien de temps exactement, Soames n'aurait su le dire, mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un hurlement affreux se faisait entendre, poussé, sans aucun doute possible, par Jermyn. Aussitôt après, on le vit sortir en courant de la pièce et se précipiter vers le devant de la maison, comme s'il eût été poursuivi par un ennemi féroce. L'expression de son visage, déjà assez effrayante en temps normal, défiait toute description. En approchant de la porte d'entrée, il

sembla frappé d’une idée, retourna brusquement sur ses pas et finit par s’élancer dans l’escalier de la cave. Les domestiques, qui s’étaient massés en haut des marches, ne virent point revenir leur maître. D’en bas venait seulement une odeur de pétrole. Lorsqu’il fit nuit, on entendit gratter à la porte qui menait dans la cour, et un garçon d’écurie aperçut Arthur Jermyn. Le pétrole dont ses vêtements étaient imprégnés répandait une odeur nauséabonde. Il sortit furtivement et disparut dans la lande obscure qui entourait la maison. Puis, dans un paroxysme d’horreur, ce fut la fin : une étincelle jaillit, puis une flamme, et bientôt une colonne de feu, qui avait été un homme, s’éleva jusqu’au ciel. La famille des Jermyn n’existait plus.

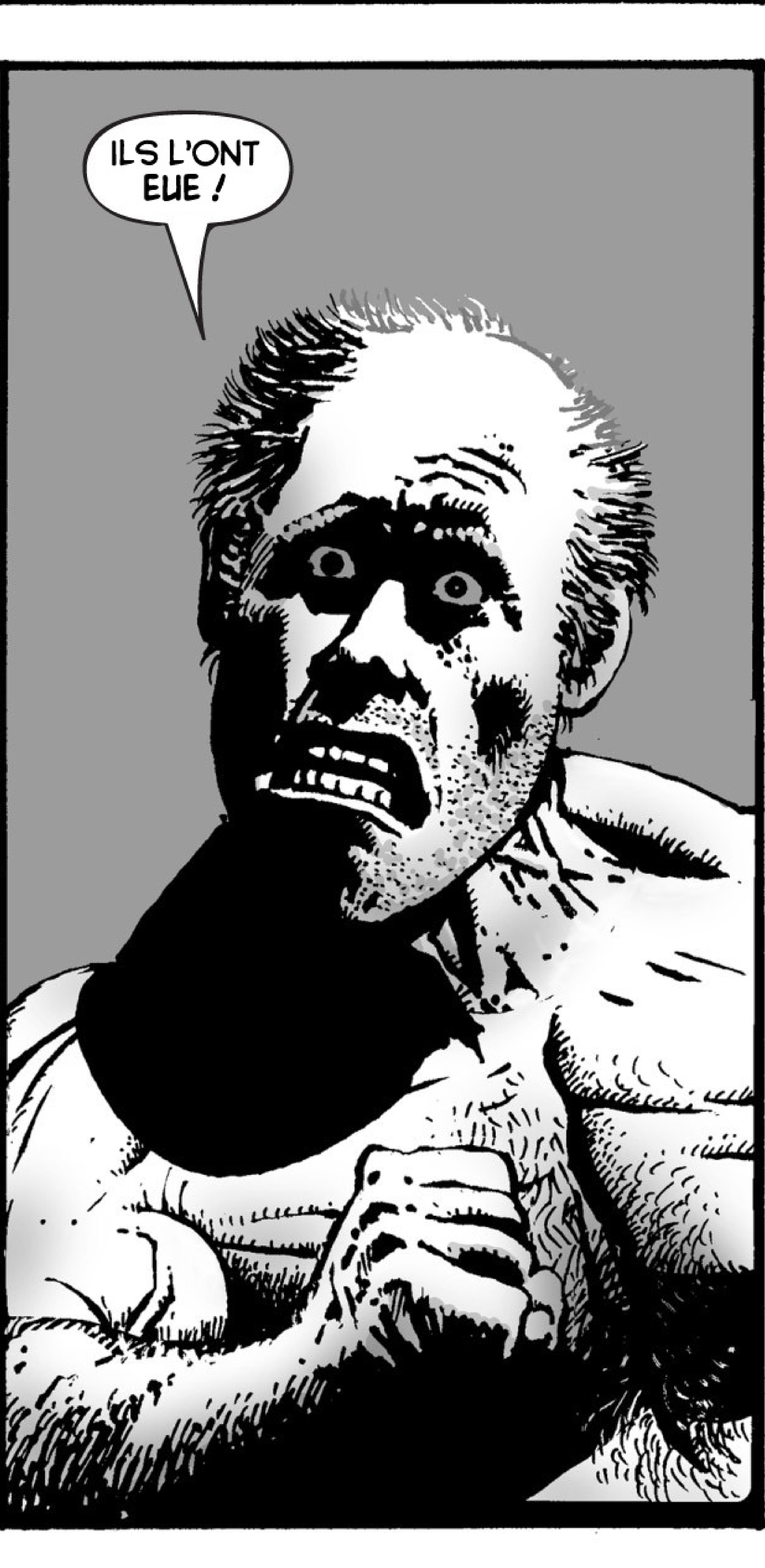
Pourquoi ne recueillit-on point les restes carbonisés d’Arthur Jermyn ? À cause de ce qu’on trouva dans la caisse : la momie de la déesse, hideuse, desséchée et rongée, était visiblement celle d’un singe blanc, d’une espèce ignorée, moins velue que les autres, et beaucoup plus proche de l’être humain. En fait, cet air humain était presque choquant. Une description détaillée serait assez déplaisante, mais deux détails cependant sont à citer, car ils concordent de manière frappante avec certaines notes prises par sir Wade au cours de ses expéditions et avec certaines légendes congolaises. D’abord, les armoiries gravées sur le médaillon étaient celles des Jermyn ; ensuite la remarque malicieuse de Mr. Verhaeren quant à une certaine ressemblance s’appliquait horriblement, abominablement, au visage sensible d’Arthur Jermyn, descendant de sir Wade Jermyn et de son épouse inconnue. Les membres de l’Institut royal d’anthropologie brûlèrent la momie et jetèrent ses cendres dans un puits. Quelques-uns d’entre eux refusent d’admettre qu’Arthur Jermyn ait jamais existé.

– *H. P. Lovecraft*

LE PUIT
H.P. LOVECRAFT

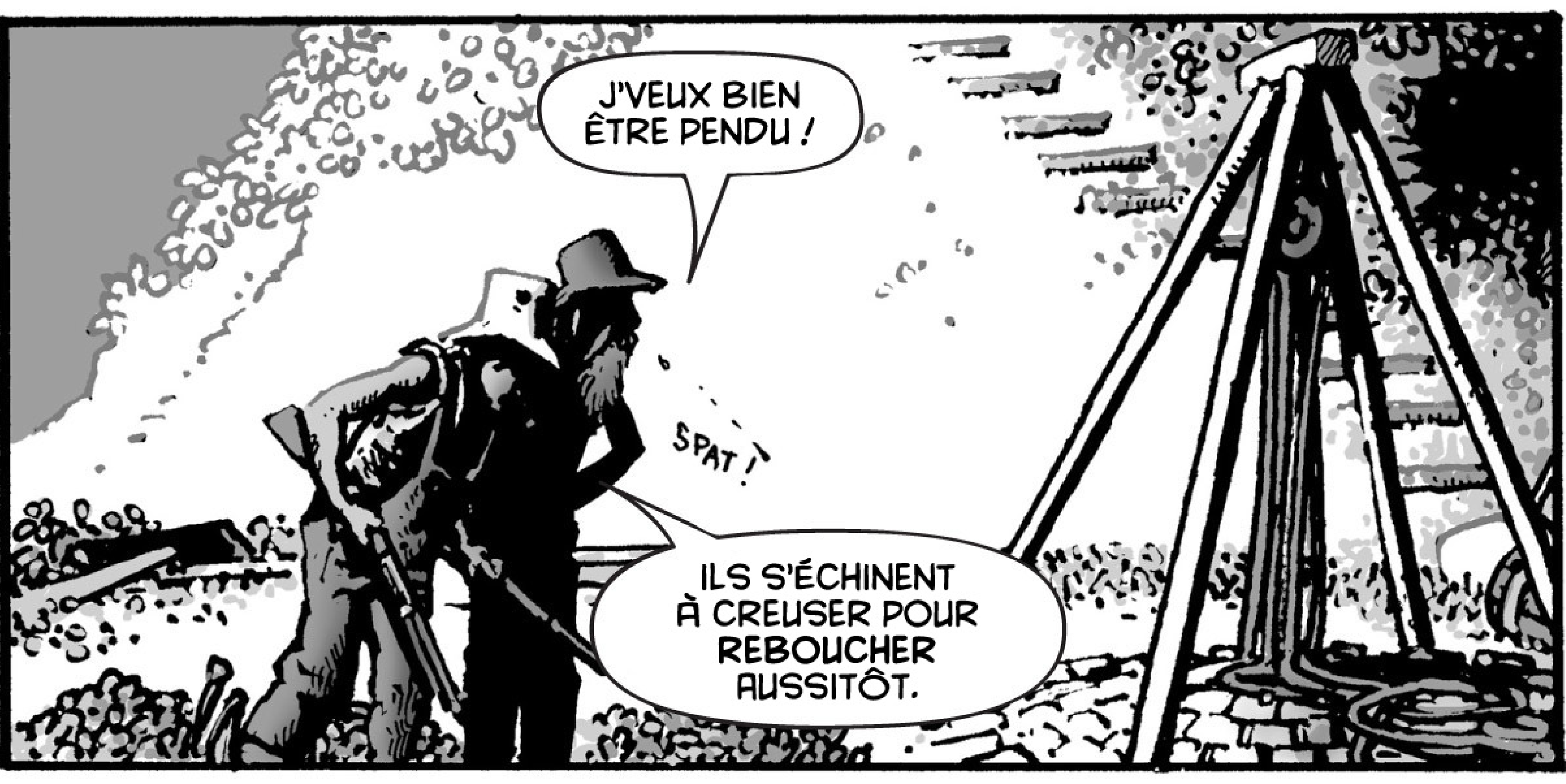






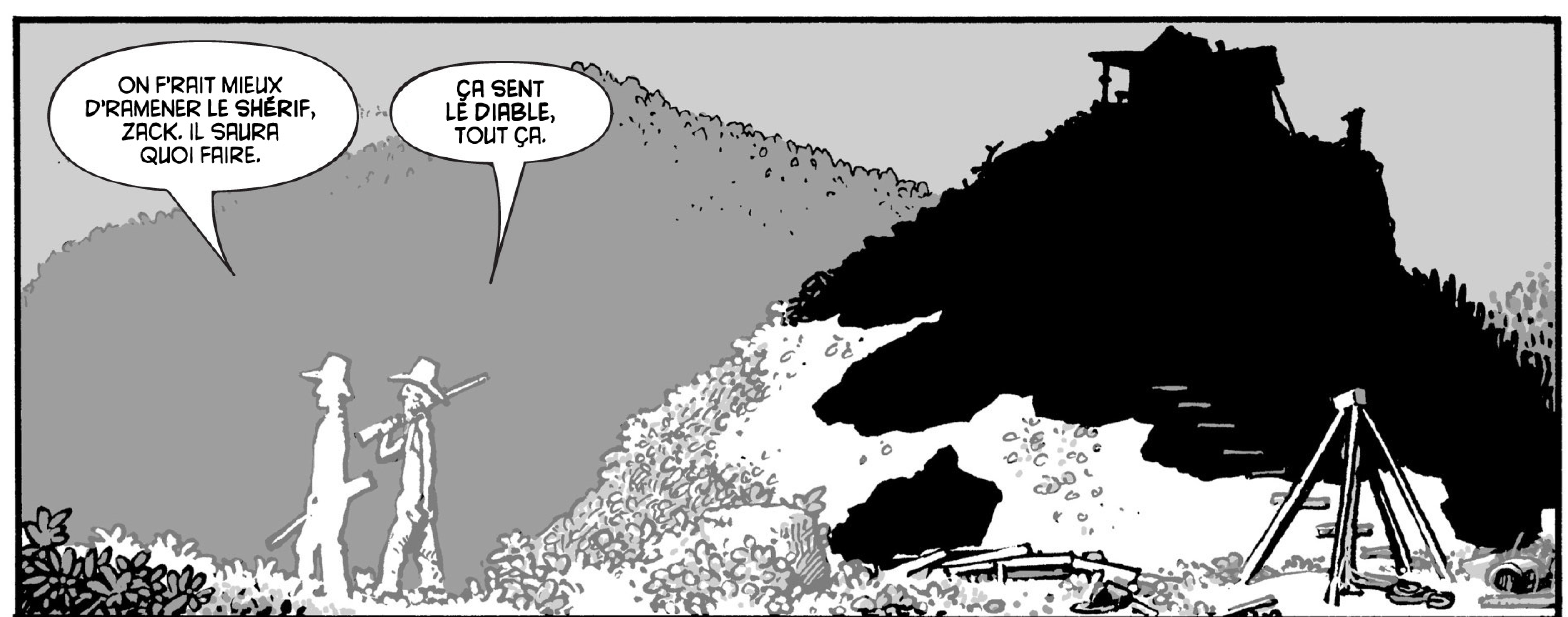

Y M'AURONT PAS !
AAAAAAHHH !!!

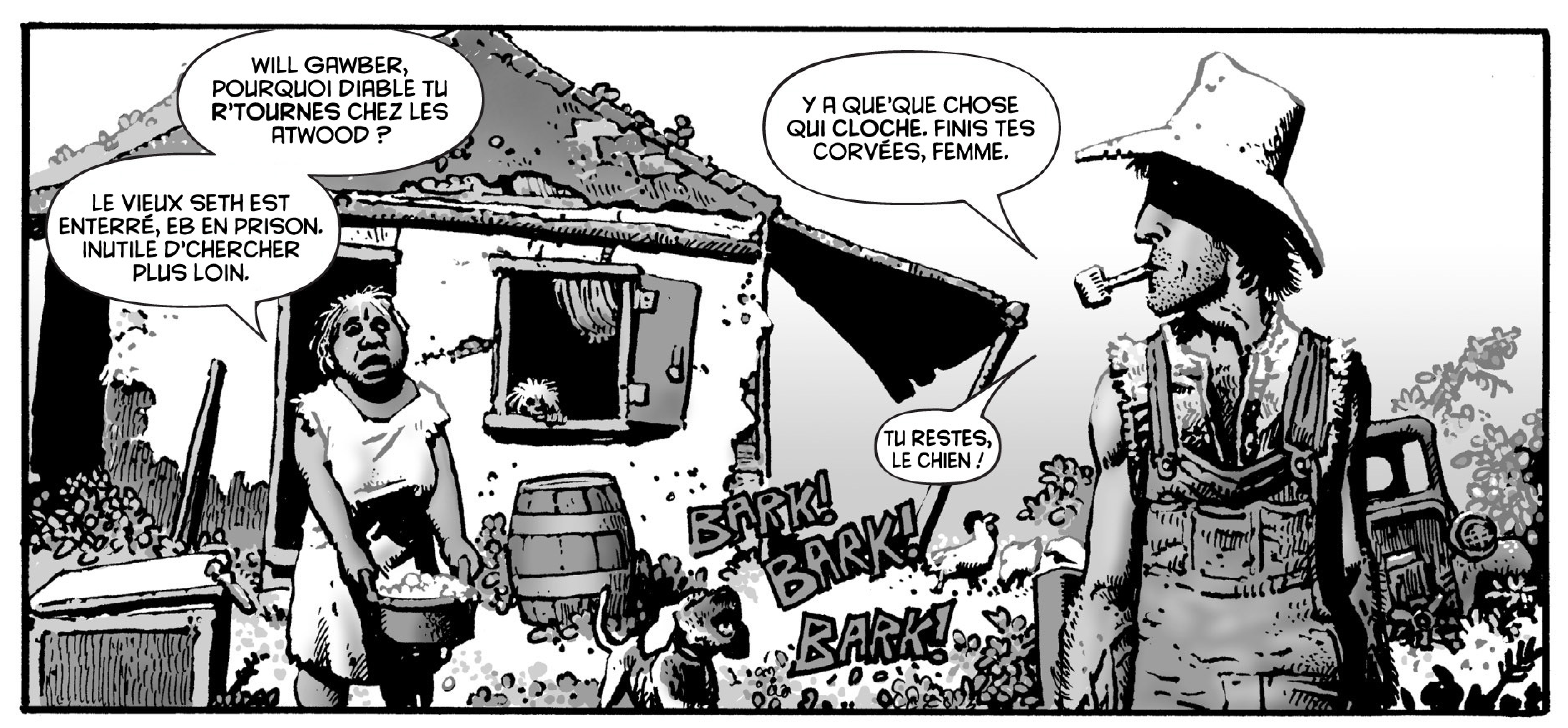

QUELLE MOUCHE L'A PIQUÉ ?
P'T'ÊTRE BEN... APRÈS LE DÎNER !
F'RAIT MIEUX D'ALLER VOIR, WILL.

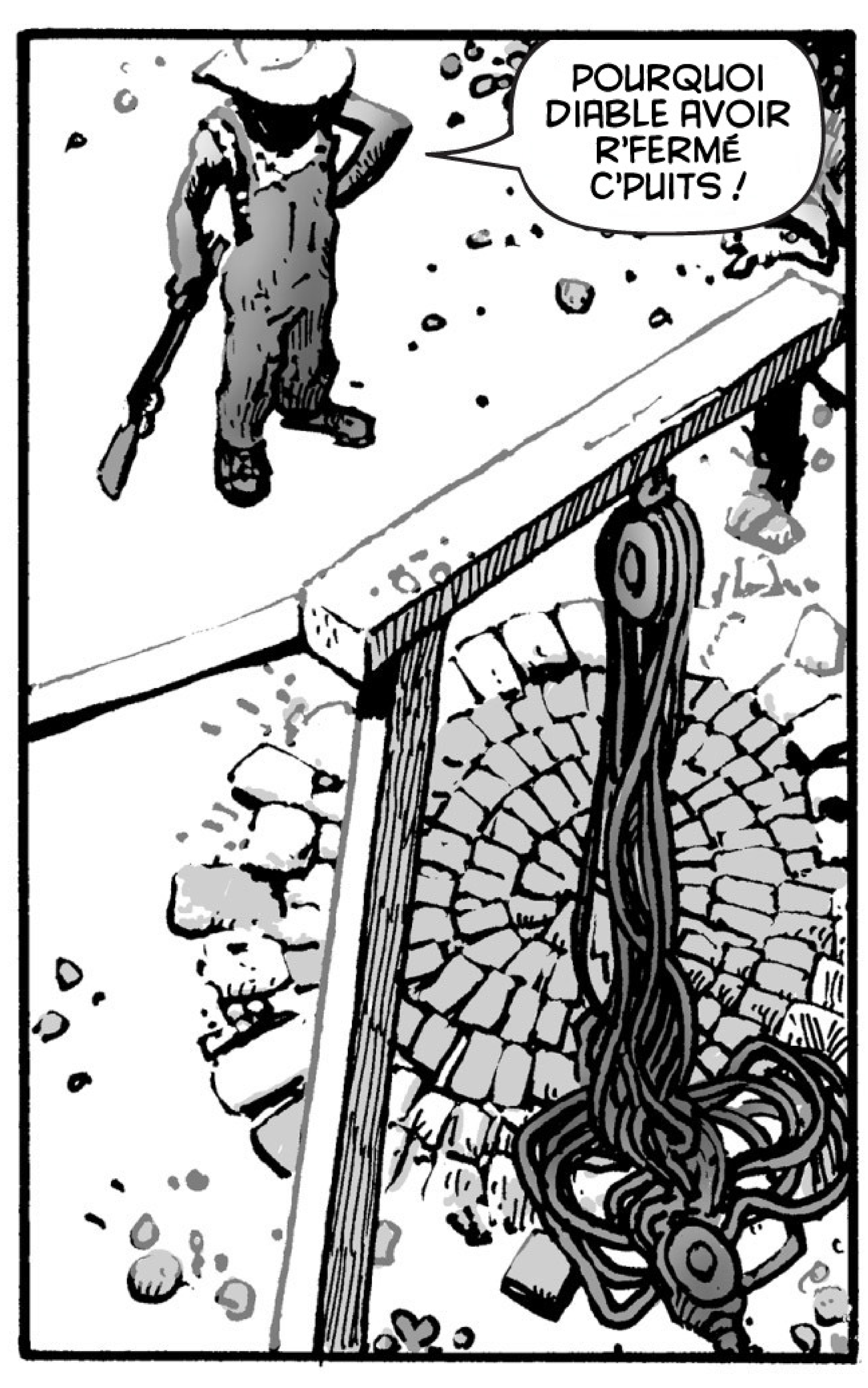

J'VEUX BIEN ÊTRE PENDU !
SPAT !
ILS S'ÉCHINENT À CREUSER POUR REBOUCHER AUSSITÔT.


SAINTE MÈRE ! L'VIEUX SETH EST RAIDE !
'DIRAIT QUI S'EST ENTAILLÉ LES VEINES.


DIS, L'AVAIT PAS UNE FEMME ?
UNE NIÈCE OU QUE'QUE CHOSE ?
HMMPH ! AUCUN SIGNE D'ELLE.

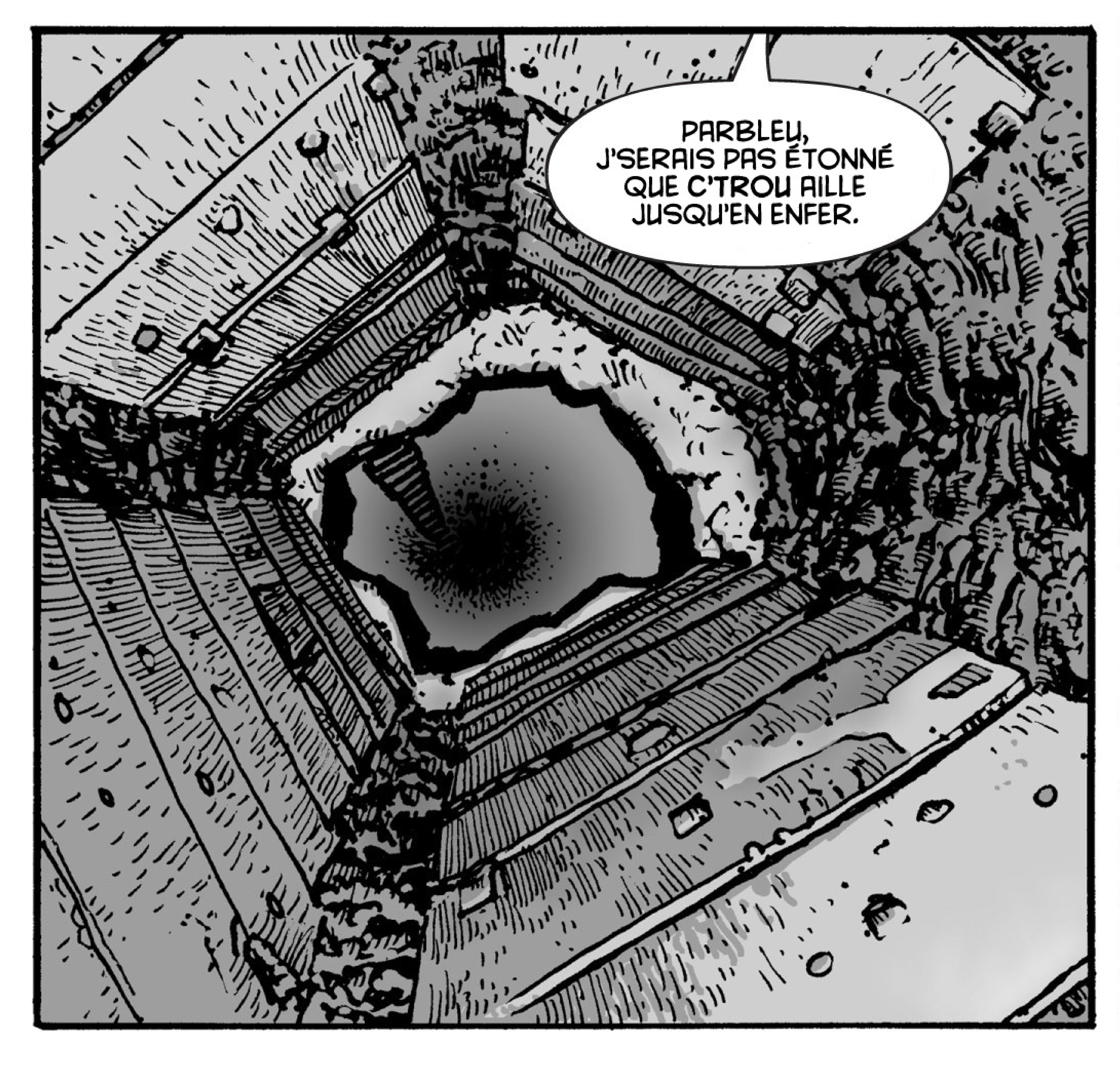

ON F'RAIT MIEUX D'RAMENER LE SHÉRIF, ZACK. IL SAURA QUOI FAIRE.
ÇA SENT LE DIABLE, TOUT ÇA.


WILL GAWBER, POURQUOI DIABLE TU R'TOURNES CHEZ LES ATWOOD ?
LE VIEUX SETH EST ENTERRÉ, EB EN PRISON. INUTILE D'CHERCHER PLUS LOIN.
Y A QUE'QUE CHOSE QUI CLOCHE. FINIS TES CORVÉES, FEMME.
TU RESTES, LE CHIEN !
BARK! BARK! BARK!


POURQUOI DIABLE AVOIR R'FERMÉ C'PUITS !


Y A QU'UN MOYEN D'LE SAVOIR...
CHUD!


QU'EST-CE... ?


PARBLEU, J'SERAIS PAS ÉTONNÉ QUE C'TROU AILLE JUSQU'EN ENFER.


INUTILE DE LE SONDER.

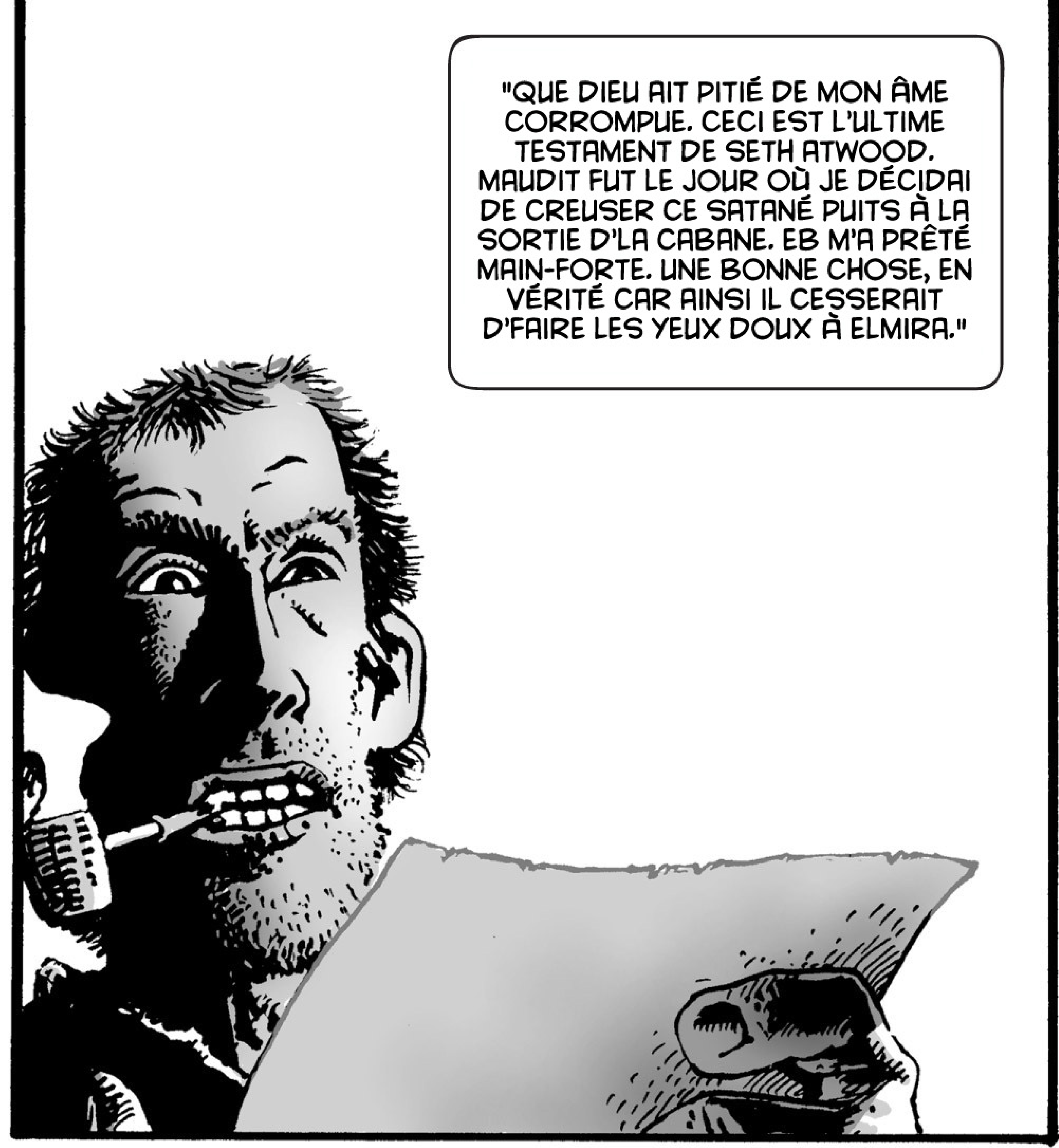

... ALLONS INSPECTER LA CABANE.


J'ME D'MANDE SI L'SETH Y CACHAIT PAS DE LA GNÔLE ICI.


LE SHÉRIF A DÛ TOUT EMBARQUER.


LA BIBLE D'LA FAMILLE ATWOOD. LE VIEUX SETH ÉTAIT POURTANT PAS UNE GRENOUILLE DE BÉNITIER...
HOLY BIBLE

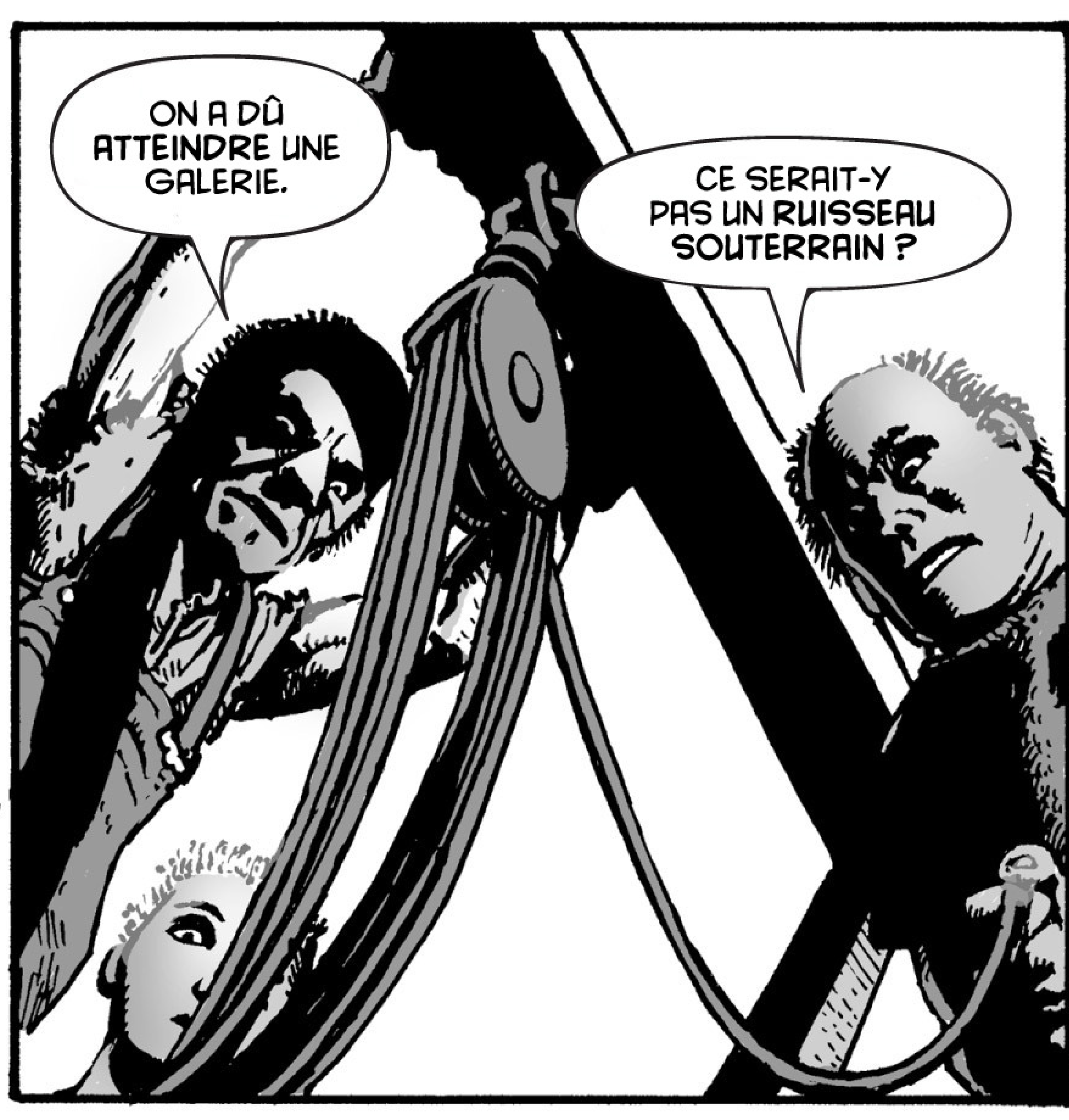

QU'EST-CE... ? P'T'ÊTRE BEN UN MOT ÉCRIT AVANT D'SE TUER.

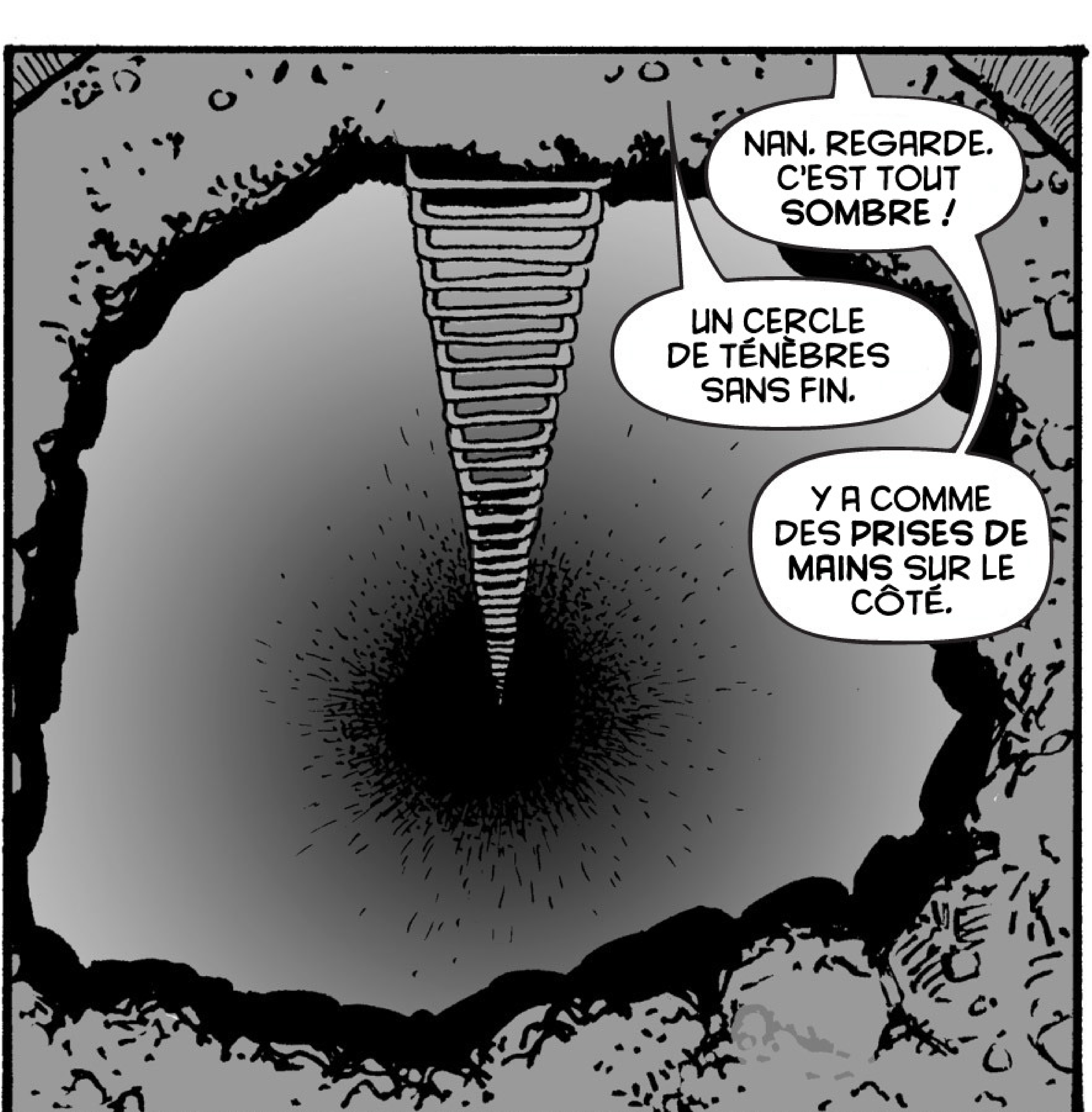

"QUE DIEU AIT PITIÉ DE MON ÂME CORROMPUE. CECI EST L'ULTIME TESTAMENT DE SETH ATWOOD. MAUDIT FUT LE JOUR OÙ JE DÉCIDAI DE CREUSER CE SATANÉ PUITS À LA SORTIE D'LA CABANE. EB M'A PRÊTÉ MAIN-FORTE. UNE BONNE CHOSE, EN VÉRITÉ CAR AINSI IL CESSERAIT D'FAIRE LES YEUX DOUX À ELMIRA."


"ELMIRA, C'EST MA FEMME
MAIS JE JURE DEVANT DIEU QU'ELLE
LORGNE TOUS LES HOMMES
EXCEPTÉ SON MARI."
ELMIRA, T'AS PAS D'CORVÉES ?
HMM-- ?


QUANT À TOI, TÂCHE PLUTÔT DE T'CONCENTRER SUR L'PALAN.
OUAIS, SETH !


HÉ, ATTENTION ! ÇA S'EFFONDRE !
GROUILLE-TOI DE M'REMONTER !
K-KRUMBLE!


ON A DÛ ATTEINDRE UNE GALERIE.
CE SERAIT-Y PAS UN RUISSEAU SOUTERRAIN ?


NAN. REGARDE. C'EST TOUT SOMBRE !
UN CERCLE DE TÉNÈBRES SANS FIN.
Y A COMME DES PRISES DE MAINS SUR LE CÔTÉ.


QU'EST-CE TU COMPTES FAIRE ?
T'OCCUPES PAS D'ÇA. J'DOIS Y RÉFLÉCHIR.
ALLONS, FILE À L'INTÉRIEUR, FEMME !


"CETTE NUIT-LÀ FUT EXAGÉRÉMENT SILENCIEUSE. AUCUN OISEAU NOCTURNE, PAS DE CRIQUETS NI DE GRENOUILLES. IMPOSSIBLE D'ENTENDRE QUOI QUE CE SOIT."








SETH, J'AI ENTENDU QUE'QUE CHOSE.
UMPH--


UN CURIEUX SIFFLEMENT RÉSONNE DANS MA TÊTE.
ÇA... ÇA M'ATTIRE.
SETH ! RÉVEILLE-TOI !


AAAHHH !


REVIENS TE COUCHER, FEMME !


ELMIRA ! OÙ DIABLE ES-TU PASSÉE ? MAUDITE TRAÎNÉE, ENCORE À FORNIQUER AVEC CE BON À RIEN D'EBENEZER !


EBENEZER ! OÙ EST-ELLE ?
CALME-TOI, SETH. TA FEMME EST PAS AVEC MOI.
J'L'AI PAS VUE !


REGARDE, CE SONT SES TRACES.
NON !


ELLE A DÛ TOMBER AU FOND DU TROU.
PEUT-ÊTRE EST-ELLE DESCENDUE.


TIENS LA CORDE ! JE VAIS À SA RECHERCHE.
T'ES QU'UN VIEUX FOU !


ELMIRA !

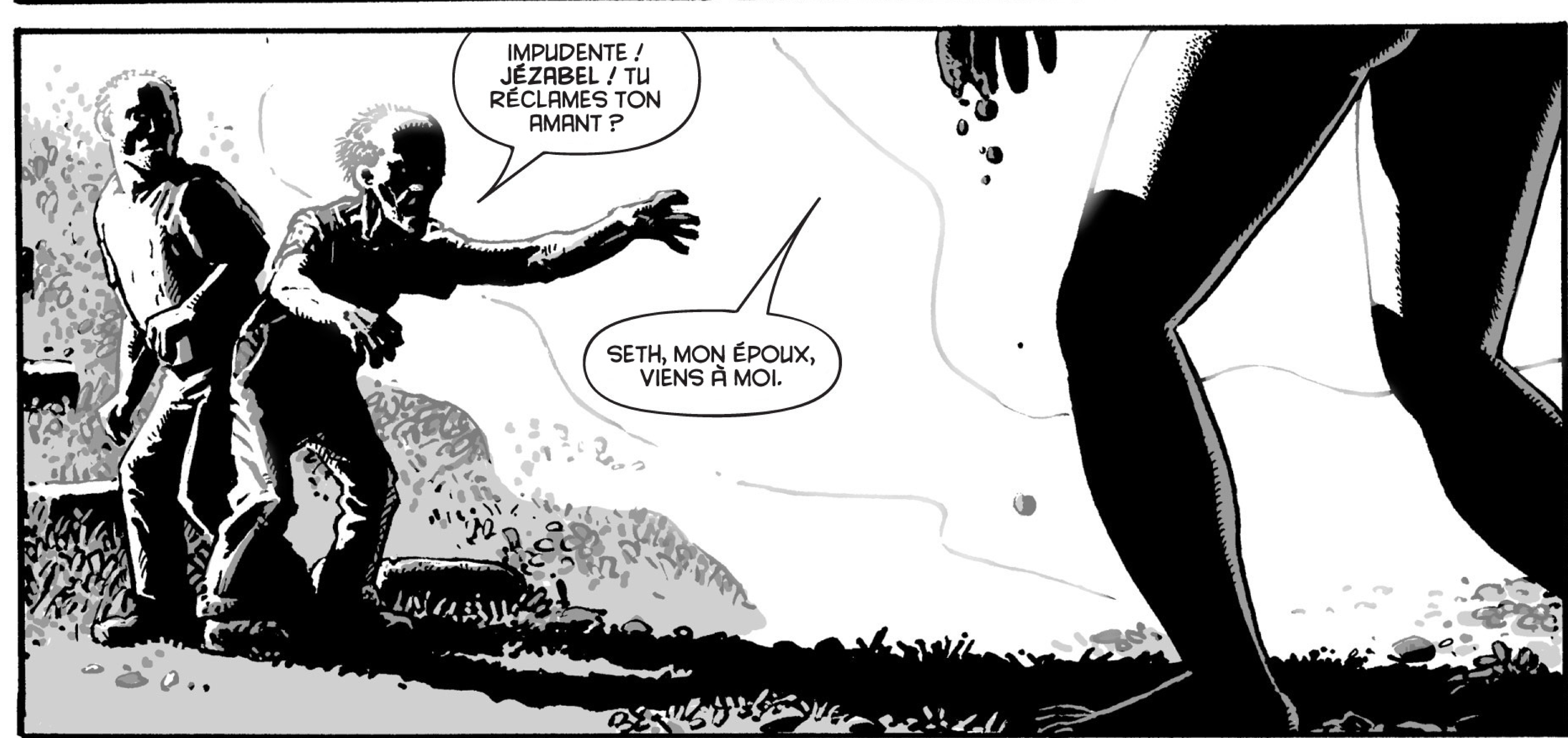

UNE PEUR IMPIE S'EST EMPARÉE DE MOI. J'AI DÛ REMONTER ! JE DEVAIS--
IL FAUT SCELLER LE PUITS !
NON ! ELLE POURRAIT REVENIR.

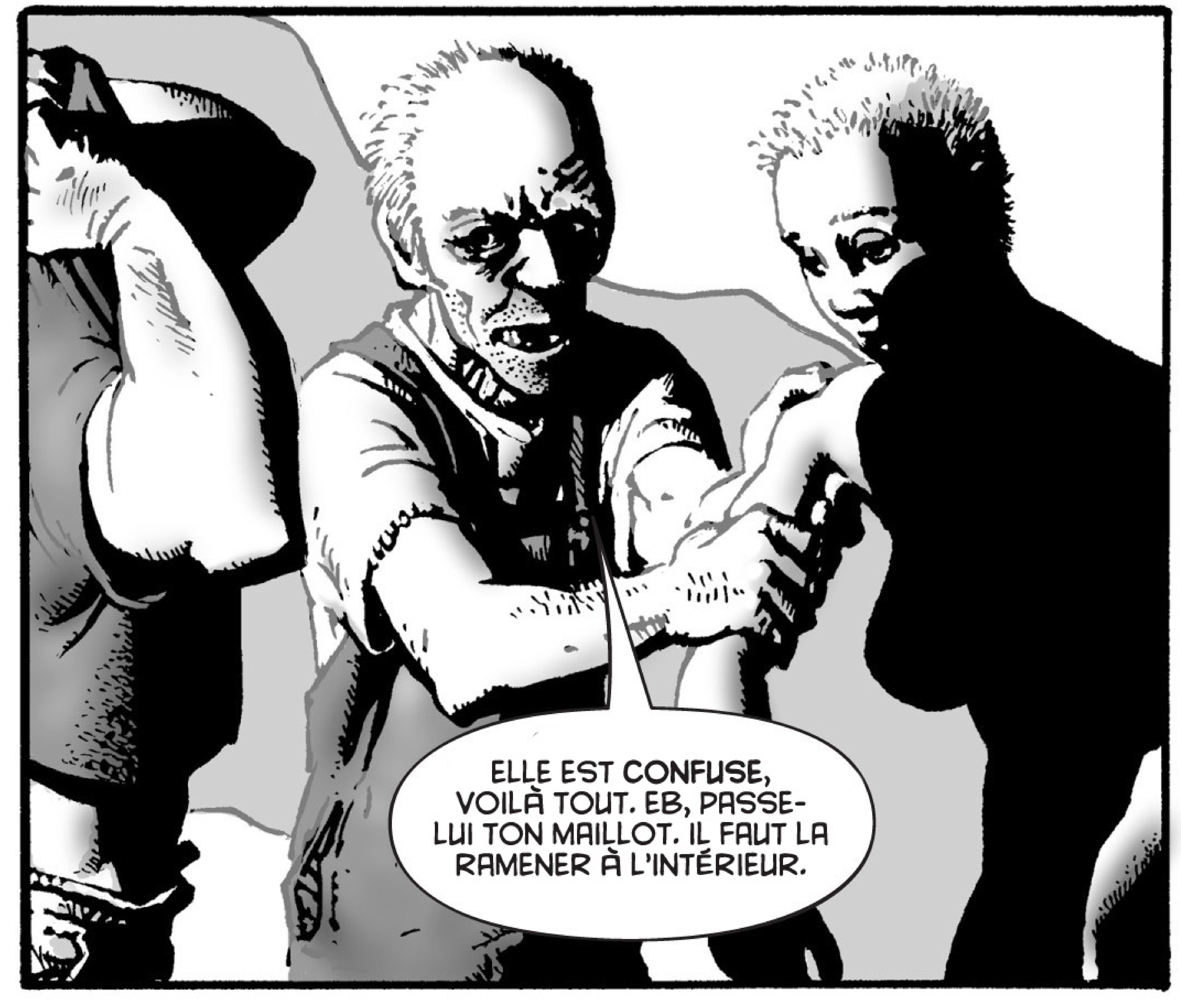

"LES TÉNÈBRES REVINRENT ET CET HORRIBLE SILENCE AVEC ELLES. NOUS DÉCIDÂMES DE VEILLER."
ÇA NE SERT À RIEN.
ELLE EST MORTE.


FERME TA GRANDE GUEULE, EBENEZER !
ELLE PEUT ENCORE REVENIR.


DIEU ! QU'EST-CE-- ?
SETH--
ÉCOUTE !
AIDE-MOI, SETH.


SETH, VIENS À MOI--
EBENEZER, J'AI BESOIN DE TOI--
QUOI ?


IMPUDENTE ! JÉZABEL ! TU RÉCLAMES TON AMANT ?
SETH, MON ÉPOUX, VIENS À MOI.


ELLE EST CONFUSE, VOILÀ TOUT. EB, PASSE-LUI TON MAILLOT. IL FAUT LA RAMENER À L'INTÉRIEUR.

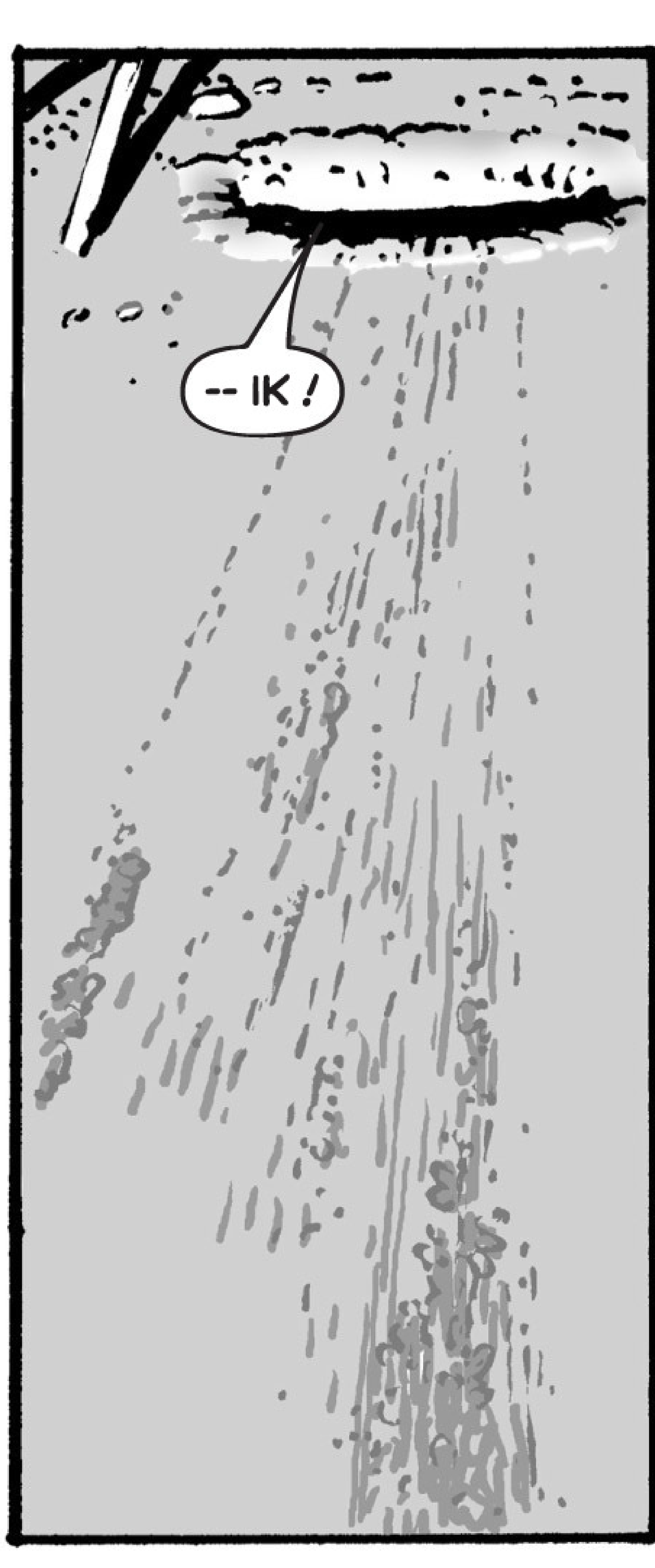
ELMIRA, MA CHÉRIE, QU'Y A-T-IL ?
SETH--

LAISSE-TOI FAIRE, ELMIRA. TU AS BESOIN DE REPOS.
ELLE RÉSISTE !

THUMP!
OOF !

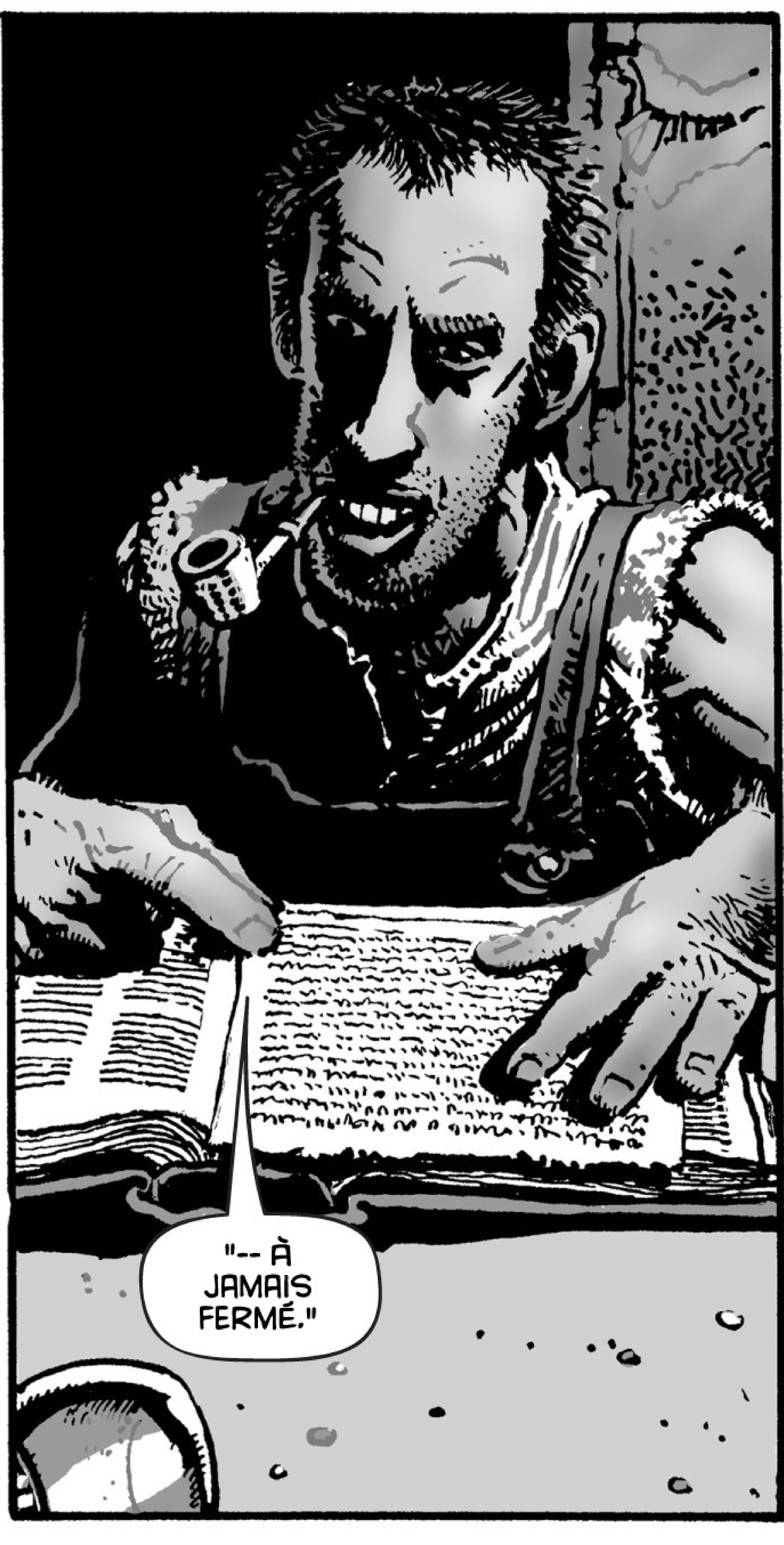
SETH, AIDE-MOI !

PAR PITIÉ, EB !

AAAGGHHH !!

-- IK !


YAAAAAHHH!!


"EB AYANT PRIS LA FUITE, JE SUS CE QU'IL ME RESTAIT À FAIRE. LE PUITS DEVAIT ÊTRE SCELLÉ. QUELQUE CHOSE GÎT DANS SES PROFONDEURS. JE PRIE DIEU QUE LA CHUTE AIT TUÉ ELMIRA. FASSE LE SEIGNEUR QUE CE PUITS RESTE À JAMAIS FERMÉ."


"-- À JAMAIS FERMÉ."


SETH--
EBENEZER, VIENS À MOI--


WILL, C'EST BIEN TOI ?
AIDE-MOI, WILL. VIENS À MOI.
FIN.



Traduction par François Truchaud.

Le fermier Seth Atwood avait plus de quatre-vingts ans
Lorsqu'il essaya de sonder ce puits près de sa porte,
Avec seulement Eb pour l'aider à percer et à creuser.
Nous riions, espérant qu'il retrouverait bientôt la raison.
Mais, à la place, le jeune Eb devint fou, lui aussi,
À tel point qu'on le transporta à l'asile du comté.
Seth ferma la bouche du puits avec des briques aussi tenaces que de la glue…
Puis il entailla une artère de son bras gauche noueux.

Après l'enterrement, nous primes aussitôt la direction
De ce puits et arrachâmes les briques.
Mais nous vîmes seulement une rangée d'échelons en fer
Disparaissant dans un trou obscur, plus profond que nous ne saurions le dire.
Aussi nous remîmes les briques en place, car nous avions trouvé
Le trou trop profond pour qu'une sonde pût en toucher le fond.

– H. P. Lovecraft

LA FENÊTRE

H.P. LOVECRAFT

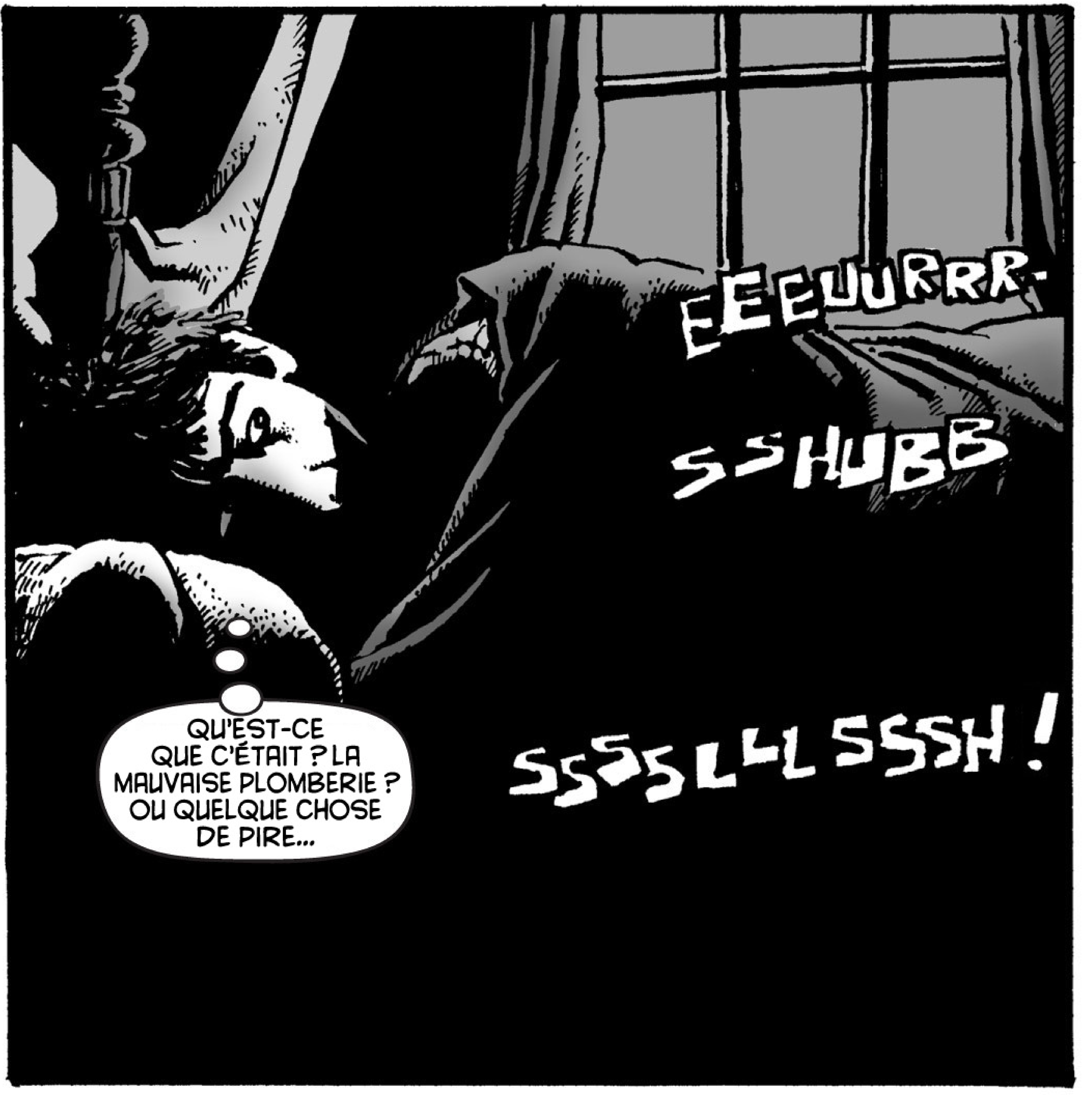
C'EST LÀ ! CES VINGT-CINQ ANS NE L'ONT GUÈRE CHANGÉE.

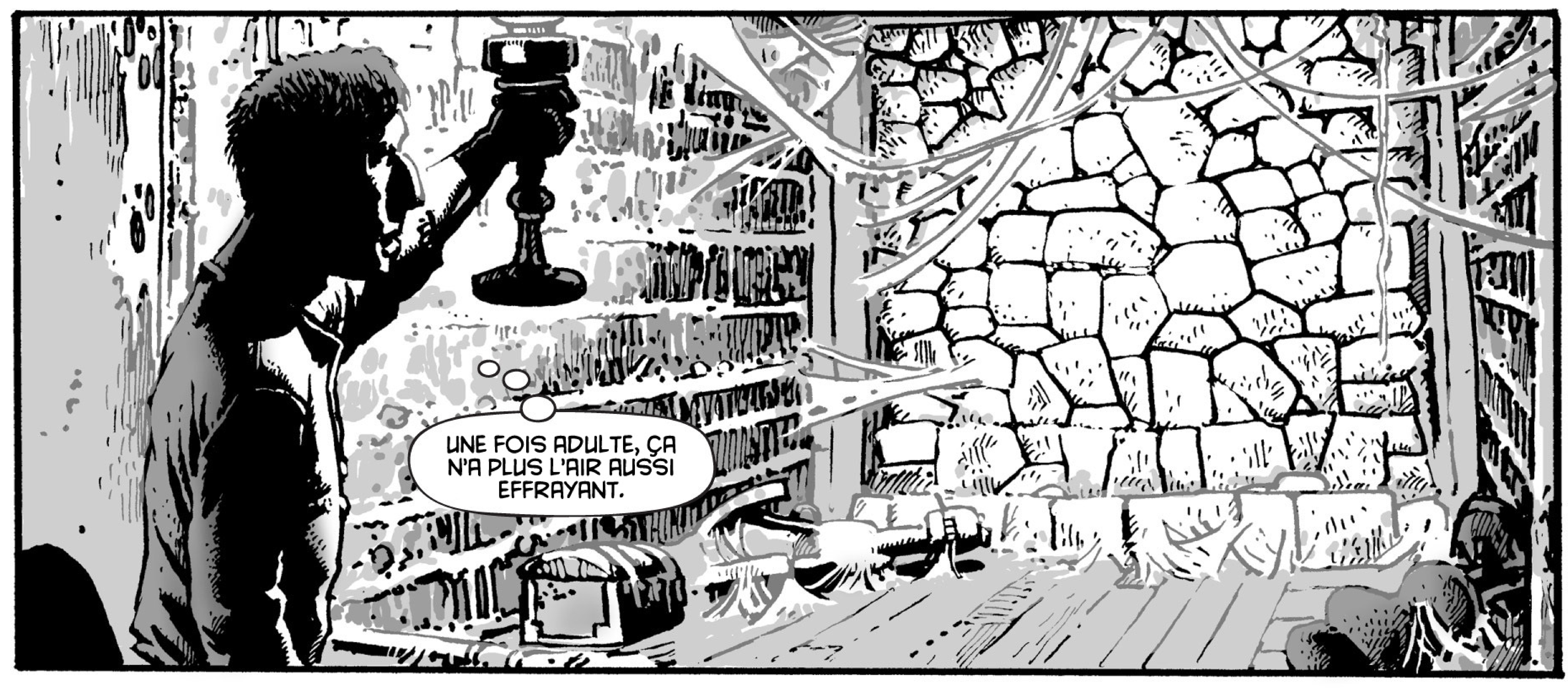







DES SECRETS QUI ONT CHANGÉ MA VIE. AUJOURD'HUI, JE SUIS VENU DÉCOUVRIR LA VÉRITÉ.


EEEUURRR-
SSHUBB
QU'EST-CE QUE C'ÉTAIT ? LA MAUVAISE PLOMBERIE ? OU QUELQUE CHOSE DE PIRE...
SSSSLLLSSSH !


UNE FOIS ADULTE, ÇA N'A PLUS L'AIR AUSSI EFFRAYANT.


MAIS TOUT LE PROBLÈME EST LÀ.
MES SOUVENIRS DE CETTE ÉPOQUE SONT VAGUES ET INCOMPLETS.

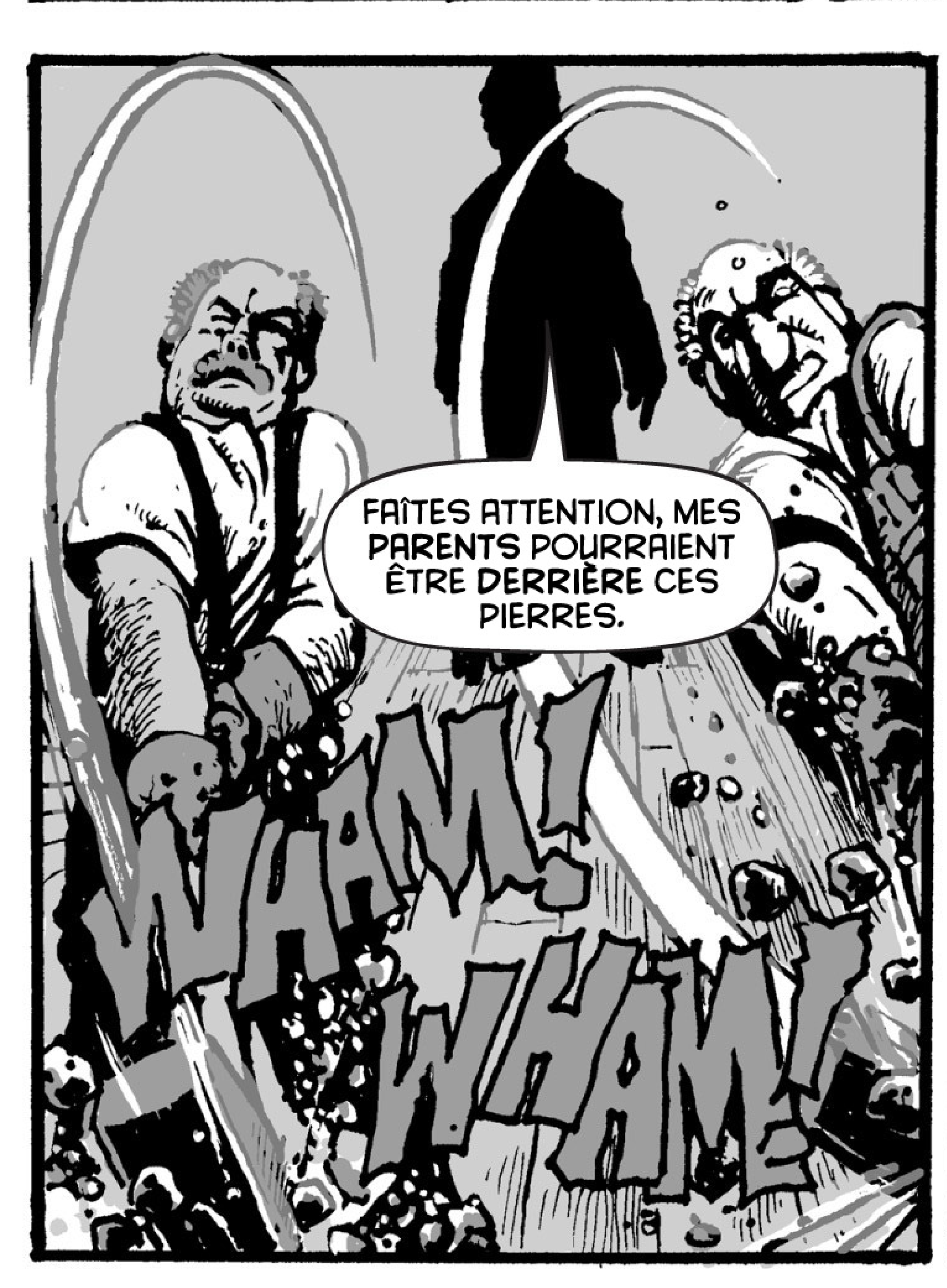

"QUELQUE CHOSE EN CES LIEUX M'A ENVOÛTÉ, QUELQUE CHOSE IMPLIQUANT MES PARENTS. ILS M'ONT FORCÉ À RECULER."
"J'AI ASSISTÉ À LEUR DISPARITION ET MA CRAINTE S'EST MUÉE EN UNE PEUR INDICIBLE."


"J'IGNORE CE QUI S'ÉTAIT EMPARÉ DE MON ESPRIT. ON EST VENU ME CHERCHER ET J'AI VÉCU CHEZ DES PARENTS ÉLOIGNÉS."


AUJOURD'HUI, JE COMPTE BIEN ARRACHER LA VÉRITÉ À CE SINISTRE ENDROIT.


ALLEZ-Y, LES GARS. ABATTEZ-MOI CE MUR !


WHAM!


FAÎTES ATTENTION, MES PARENTS POURRAIENT ÊTRE DERRIÈRE CES PIERRES.
WHAM!
WHAM!


KATHUD!
VVVOOOOOSSSSHH!!







JE VAIS LES REJOINDRE, POUR L'ÉTERNITÉ !

FIN.



Traduction par François Truchaud.

La maison était vieille, avec des ailes enchevêtrées et fantasques,
Dont personne ne connaissait au juste l'étendue.
Dans une petite chambre, au dos de celle-ci,
Il y avait une étrange fenêtre scellée d'une pierre antique.
Là, dans une enfance tourmentée par les rêves, solitaire,
J'avais coutume de venir, lorsque la nuit régnait, vague et sombre,
Ecartant les toiles d'araignées avec une étrange absence
De peur, en proie à un émerveillement toujours croissant.

Plus tard j'y amenai des maçons
Afin de découvrir quelle perspective mes lointains ancêtres avaient fuie.
Comme ils perçaient la pierre, un souffle d'air impétueux
S'engouffra dans la pièce, venant du vide inconnu béant au-delà
Ils prirent la fuite… mais je regardai et trouvai, déployés,
Tous les mondes sauvages que m'avaient révélés mes rêves.

– H. P. Lovecraft



HAUNT OF HORROR #3 COVER SKETCHES



BY RICHARD CORBEN